



Dans les pas de Jongkind en Dauphiné

LE BULLETIN 2022

Janvier 2023 - n° 23

Le mot du président

Les comptes-rendus de nos activités qui sont au cœur de ce bulletin illustrent notre volonté d'organiser de manière la plus harmonieuse, possible à la fois une présence dans les manifestations locales, et des sorties culturelles à la rencontre des grandes œuvres picturales et des lieux historiques les plus remarquables. C'est ainsi que cette année après la découverte des trésors antiques d'Arles, de la richesse insoupçonnée des dessins du musée d'Orsay exposés à Evian et lors de l'immersion dans le Chaplin's World à Vevey, notre curiosité était comblée devant la formidable inventivité des artistes ancrés dans les préoccupations de leurs temps.

C'est dans cet esprit que nous préparons, pour le 17 septembre 2023, le 150^{ème} anniversaire de l'arrivée de Johan-Barthold Jongkind en Dauphiné. Nous essaierons de faire découvrir, au moyen de reproductions, des œuvres de Jongkind aux côtés d'artistes contemporains dans les différents domaines de la création artistique, dans le beau cadre de la ferme Durand à Châbons, emblématique de la tradition paysanne dauphinoise dont Jongkind se réclamait il y a maintenant 150 ans.

Ce 17 septembre 2023, nous fêterons ce 150^{ème} anniversaire, et pour l'occasion notre association organisera un moment festif original, après l'inauguration du « parvis Jongkind » devant la gare de Châbons, geste pour lequel je remercie Madame le maire et la municipalité de Châbons d'avoir accepté de rendre ce bel hommage au peintre. Ceci apporte une reconnaissance et un précieux soutien à nos actions,

pour rappeler à un large public l'histoire de cet artiste qui fait partie du patrimoine culturel de notre territoire dont il n'a cessé d'arpenter les vallées et les collines, marquant de son passage l'impressionnisme naissant. Son œuvre originale est celle d'un artiste particulièrement sensible à l'environnement et à la vie de son époque. La présence de Jongkind ne fut probablement pas très remarquée par la majorité de la population locale, et pourtant la présence systématique de personnages au travail dans ses œuvres indique combien il s'est nourri de la sympathie des hommes et des femmes au travail, pour exprimer sa vision de l'importance de la présence de l'homme dans la nature. C'est dans le prolongement de ce lien très étroit que Jongkind entretenait entre le paysage et la vie locale que s'inscrivent les activités de notre association.



*Étude de ciel soleil couchant, Eugène Boudin entre 1862 et 1870
Exposition « Dessins du musée d'Orsay » Evian*

L'assemblée générale 2023 se tiendra le samedi matin 18 mars 2023

à la salle des fêtes de La Côte-Saint-André (château Louis XI).

Conférence à 14h 30

« Alfred Sisley le plus fidèle des impressionnistes »

Par Cyril Devès historien d'art et conférencier.

Exposition « Bonnard. Les couleurs de la lumière »

Le 27 janvier 2022

Trois groupes constitués chacun de 15 adhérents de notre association étaient inscrits à une visite guidée de l'exposition « Bonnard. Les couleurs de la lumière », réalisée au musée de Grenoble en partenariat avec le musée d'Orsay. Soixante-quinze peintures, une cinquantaine d'œuvres sur papier, en provenance d'une vingtaine de musées nationaux, un parcours inédit de ce peintre né en 1867 à Fontenay-aux-Roses et mort en 1947 au Cannet.

D'origine dauphinoise par son père, il séjourne l'été dans la maison de famille du Grand-Lemps, « Le Clos », jusque dans les années 1910. Il puise là ses premières sources d'inspiration. Inscrit à l'Académie Julian à Paris en 1887, aux Beaux-Arts en 1890, il rejoint le groupe des Nabis avec Maurice Denis et Edouard Vuillard, autour de Paul Sérusier. Sous l'influence de Paul Gauguin, la peinture se renouvelle : on se débarrasse de la contrainte imitative, on schématise les formes, on donne à sa peinture sa propre logique décorative et symbolique en usant d'aplats de couleurs pures et vives.

Le Grand-Lemps

Cette même année 1890, une « Exposition de la gravure japonaise » présente aux Beaux-Arts 760 estampes. Pierre Bonnard, le passionné de littérature symboliste, surnommé « le nabi très japonard » s'en souviendra dans sa composition de 1892, *Crépuscule ou la Partie de croquet*, une huile sur toile 130,5 x 162,2 cm du musée d'Orsay. Le dessin est stylisé, pas de perspective, un art de la surface, une décoration ornementale : nous sommes dans le jardin du



Crépuscule ou la Partie de croquet, Bonnard 1892

Clos, un paysage aux nuances de vert, en présence du père de Bonnard, avec au premier plan en compagnie d'un chien, Claude Terrasse, le compositeur et Andrée, la sœur du peintre qu'il a épousée deux ans auparavant au Grand-Lemps. En arrière-plan, trois trouées jaunes dans le feuillage conduisent le regard sur une ronde de jeunes filles, telles des nymphes évoluant avec légèreté, qui donnent au tableau une dimension onirique et rappellent Gauguin.

Parmi les quatre compositions que Bonnard réalisa sur la cueillette des pommes, *Le Grand Jardin*, huile sur toile vers 1898-1899, 168 x 221 cm, conservée au musée d'Orsay, est une scène d'été finissant, prise à hauteur de vue des enfants.



Le Grand Jardin, Bonnard 1898-1899

Le jardin, vert paradis réunissant enfants, femme et animaux, s'anime en jouant sur une mise en parallèle entre les poules qui picorent, et les enfants penchés sur l'herbe ponctuée de taches jaunes et rousses. Réminiscence de l'enfance, teintée de mélancolie ?

La visite se poursuit sur un portrait de famille monumental, une toile de 139 x 212 cm : *L'Après-midi bourgeoise ou La Famille Terrasse*, 1900. Au milieu de la composition, une frise de personnages entourés de trois chiens, une chatte et ses chatons. Image de bonheur tranquille. Le regard est guidé par une perspective montante vers le jardin et la maison, espace en profondeur qui éclaire l'ensemble. Bonnard s'est éloigné de la perspective plane pour une perspective à plusieurs points de vue comme chez Degas ou Toulouse-Lautrec.

C'est dans cette maison du Grand-Lemps que Bonnard reçoit, au tournant du siècle, le Tout-Paris artistique : Edouard Vuillard, Alfred Jarry, Georges Courteline, Antoine Lumière, etc. Les retrouvailles donnent lieu à de joyeuses soirées et à d'acharnées parties de cartes et de billard dans le « Café Brosse » du village.

Bonnard, par ailleurs grand amateur de musique, fait la rencontre d'une jeune pianiste fortunée d'origine polonaise, Misia Godebska qui brille par son esprit et ses goûts artistiques. Muse et mécène, proche de Fauré, Ravel, Debussy et Satie, mariée à un magnat de la presse Alfred Edwards, elle achète en 1905 un hôtel particulier quai Voltaire à Paris pour lequel elle confie la décoration de la salle à manger à Bonnard. Et nous nous trouvons précisément devant deux des compositions de

l'ensemble réalisées entre 1906 et 1910 : *Le Plaisir* (247,5 x 297,5 cm) et *Jeux d'eau* (248,6 x 298,3 cm).



Le Plaisir, Bonnard 1906-1910

Le thème de l'eau apparaît comme fil conducteur. Le premier tableau présente un univers bucolique, mélange de nymphes évoquant le paradis de Dante ou de Virgile avec des éléments réels rappelant le petit oranger en pot et le bassin du Grand-Lemps où se baignaient les enfants. Le deuxième reprend le titre d'une pièce de piano composée par Ravel en 1901 et nous plonge dans l'univers des *Mille et Une Nuits* avec ses sirènes et son mandarin assis sous un arbre, clin d'œil à nouveau, à la mélodie de *Shéhérazade* composée par Ravel en 1904 sur un poème de Tristan Klingsor, *Asie*, de 1903. Cette scène imaginaire à la palette sombre revivifiée par la bande décorative orange du pourtour fait allusion à la croisière musicale organisée en 1905 par Misia sur le yacht qu'elle venait de se faire construire et à laquelle était invité Bonnard.

Paris, ville lumière

En 1889, Bonnard loue à Paris un premier atelier aux Batignolles puis un autre en 1891 au pied de la Butte Montmartre. Il peint en 1912 *La Place Clichy* qu'il avait déjà représentée en 1894.

Cette huile (138 x 203 cm) du Centre Pompidou mise en dépôt au musée des Beaux-Arts de Besançon répond à une commande du critique d'art et collectionneur Georges Besson. Le spectacle de la rue s'offre à nous depuis l'intérieur d'un café. Magistrale mise en scène théâtrale :



La Place Clichy, Bonnard 1912

l'auvent du café où l'on peut lire à l'envers « Soupers-Brasserie » se transforme en rideau de scène, le sol irradié de lumière pâle est animé d'un va-et-vient de femmes élégantes portant chapeaux, avec à l'arrière une Renault 11cv verte qui signe la modernité de l'époque. Maurice Denis paraphrasant Baudelaire, n'avait-il pas vu en Bonnard « le peintre de la vie moderne ? »

Si l'on revient sur le tableau de la même place en 1894, de petit format celui-là (47 x 56 cm), les tenues sont plus amples, les chapeaux plus larges et c'est le cheval blanc, moyen de locomotion au centre, qui éclaire cet instantané urbain d'un autre temps.

Méromane éclectique, Bonnard apprécie l'opéra. Ses marchands, les frères Bernheim, lui passent commande d'un



La loge, Bonnard 1908

portrait de groupe les représentant avec leurs épouses dans leur loge d'opéra : 1908, *La loge* (90 x 120,6 cm) est d'une composition hardie et ambiguë. Pivot de la scène, Gaston Bernheim, plongé dans l'obscurité, le visage coupé à la hauteur des yeux, constitue l'axe vertical qui coupe le tableau en deux. Il a perdu le regard, une paire de jumelles dans la main gauche, et son frère en fond de loge paraît absent. Les deux femmes, la brune et la blonde, comme en représentation, captent toute la lumière dans un écrin où dominant le noir, le pourpre et l'orangé. Un sentiment de désillusion semble enfermer chaque personnage, coupé des autres. Rigueur de la construction, puissance des couleurs, ce tableau est considéré comme un chef d'œuvre des années de transition entre les nabis et les fauves.



Les Frères Bernheim-Jeune, Bonnard 1920

Bonnard entretient une solide amitié avec les frères Bernheim qui lui servent de banquiers. Dans la grande toile *Les Frères Bernheim-Jeune, 1920* (155 x 155,5 cm) déposée par le musée d'Orsay au Centre Pompidou, le peintre les saisit cette fois en plongée dans le bureau de leur galerie, de part et d'autre du vaste bureau baigné d'une lumière diffuse. La force du tableau réside dans la confrontation entre des couleurs complémentaires, le jaune orangé et le bleu violet. A travers la fenêtre, le paysage bleu, vert et mauve est traité comme un tableau dans le tableau.

Lumières normandes

Grand admirateur de Claude Monet qu'il rencontre régulièrement depuis 1909, Bonnard achète en 1912 à Vernonnet dans les environs de Giverny une propriété baptisée « Ma Roulotte ». Sur le thème de la promenade en barque, cher aux impressionnistes, il a déjà réalisé vers 1907 *En barque*, une huile de très grand format (278 x 301 cm) construite en trois plans horizontaux à la manière des estampes japonaises. Un cadrage audacieux qui embarque littéralement le spectateur sur l'eau tranquille de la Seine. Au premier plan, une embarcation couleur corail avec femme, chiens et enfants, vue en surplomb, est coupée en deux par le bord inférieur du tableau. Le paysage se déploie sans profondeur sur deux plans successifs : des frondaisons aux tons vert tendre et brun clair surmontés de touches vieil or, et quelques maisons embuées ; dans le lointain, un ciel gris argenté comme la surface de l'eau. Trois grands arbres formant un rideau relient le ciel à la terre.

Ce travail de touche, héritage impressionniste où les détails se dévoilent petit à petit, se retrouve dans plusieurs tableaux à partir des années 1915, *La Seine à Vernon* au musée des impressionnistes de Giverny, en 1920 *Paysage normand* au musée Unterlinden de Colmar, *Le Pommier fleuri ou Le Balcon à Vernonnet* au musée des Beaux-Arts de Brest, et jusqu'en 1938-1945 avec la toile *Trouville, la sortie du port*, véritable



Trouville, la sortie du port, Bonnard 1938-1945

éblouissement. Poudroïement dans l'air et miroitements sur l'eau : le ciel se confond avec la mer dont la surface vibre. C'est la couleur qui agit sans partage. Au premier plan, deux rubans, l'un bleu, l'autre rose, figurant le quai avec des silhouettes de pêcheurs, servent de contre-point au gris

perle et à l'or jaune de la composition. Ce tableau, en fait, ne représenterait pas Trouville mais Deauville ; ce pourrait aussi être n'importe quel autre port. Paysage marin d'un jour qui s'achève. Comme un écho aux mosaïques byzantines ou une réminiscence des vers de Victor Hugo (*Demain dès l'aube, Les Contemplations, 1856*) :

« Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
ni les voiles au loin descendant vers Harfleur ».

Pour Bonnard, si l'impression première s'avère déterminante, la peinture est un lent travail de reconstitution à l'atelier, il n'y a pas de travail en plein air. Selon sa formule « le dessin, c'est la sensation ; la couleur c'est le raisonnement », la vérité recherchée est la vision intérieure d'après la mémoire.

Entre ombre et lumière

Un petit tableau, *Intimité*, réalisé en 1891 représente son beau-frère Claude Terrasse aux côtés de sa femme Andrée : le cadrage serré et la lumière tamisée sur des tons chauds orangés et bruns rendent l'ambiance très feutrée. Avec Marthe, sa compagne rencontrée au printemps 1893, devenue son modèle privilégié, apparaît le nu en peinture. En 1900, l'huile sur toile *L'Homme et la femme* (115 x 72,3 cm) est un tableau de couple certainement autobiographique, le seul réalisé par Bonnard, qui semble vu à travers un miroir. Un paravent partage la scène en deux, créant un diptyque semblant représenter la cohabitation de deux solitudes. Le jeu du clair-obscur met en pleine lumière la femme qui joue avec ses chats tandis que le nu masculin est dans l'ombre en train de se vêtir.



L'homme et la femme, Bonnard 1900

Plus tard, vers 1912 *La Femme au chat* nous invite à entrer dans une autre intimité de l'univers domestique par la vaste table jaune du premier plan qui irradie le tableau.

Un chat blanc à l'allure hardie contraste avec le visage rougi de Marthe dont la chevelure se confond avec le mur rougeoyant.

Une autre présence de Marthe en 1925 dans *Le Corsage rouge* : une profonde mélancolie émane du personnage, la tête appuyée sur le bras, et vêtue d'un chemisier rouge gansé de filets blancs qui en soulignent l'élégance.

Reflets

Dès 1913, la salle de bains devient un leitmotiv mettant en scène le nu, et le miroir comme élément principal de plusieurs toiles.

La Table de toilette, huile de 1908 au musée des Beaux-Arts de Nantes, est un véritable tableau dans le tableau. Dans des harmonies de bleu et de blanc, sont d'abord présentés les objets nécessaires à la toilette, mais le sujet véritable est le reflet dans la glace, du corps nu et fractionné de la femme. Le miroir offre ainsi toute liberté à l'artiste et crée une profondeur propice à nous faire entrer dans le tableau.

La Toilette, huile de 1914 et reprise en 1921 propose une construction complexe. Le corps nu qui se reflète dans un grand miroir reçoit, de dos, la lumière dans un espace matérialisé par une succession de bandes verticales de couleurs différentes qui donnent une impression tronquée de la réalité.



La Toilette, Bonnard 1914-1921

Bonnard a réalisé de nombreux nus à la baignoire. Nous retenons *Nu à la baignoire* 1931, jeux de courbes et contre-courbes, aux zones blanches et pans colorés ; *Nu de dos à la toilette ou nu jaune* 1934, présence évanescence du torse penché en avant en face d'un miroir qui reflète son buste et prend des allures de fresque où la couleur structure le tableau sous un flot de jaune d'or ; *Nu dans le bain* 1936, un corps allongé, presque irréel, impossible à saisir, baigné dans une féerie de couleurs.

Deux autoportraits nous sont présentés à la suite : *Le boxeur* 1931 et *Autoportrait dans la glace du cabinet de toilette* 1939-1945. Les deux ont un caractère tragique. Le premier au visage tuméfié en position de combat, le second, retouché après la mort de Marthe en 1942, le regard vide, détaché de lui-même. Images de vulnérabilité et de profonde solitude.

Sous le soleil du Midi

Le 27 février 1927, Bonnard s'installe avec Marthe au Cannet dans une maison qui s'ouvre sur un jardin dominant la mer et qu'il baptise « Le Bosquet ». L'huile sur toile *Intérieur blanc* 1932 (109,5 x 155,8 cm) acquise au musée de Grenoble en 1933 par André Farcy conservateur du musée, nous plonge dans sa salle à manger. Un ensemble constitué d'une succession d'angles et d'espaces emboîtés, stabilisés



Intérieur blanc, Bonnard 1932

par des lignes verticales, attire l'œil par des gradations de blancs teintés de couleurs. L'orangé d'une chaise vide tranche sur le mur blanc, et l'on peine à reconnaître, confondue dans les couleurs du tapis, la présence de Marthe caressant le petit chat. A travers la fenêtre, le paysage laissant voir la mer est sombre.

Le Coin de salle à manger au Cannet vers 1932 présente une impressionnante harmonie dans le jeu des couleurs : le plan horizontal d'une table recouverte d'un tissu écarlate vibrant de reflets, un arrangement vertical de natures mortes aux fruits orange et jaunes sur la gauche, un bouquet de fleurs blanches teintées de rose au plan médian, et sur la partie droite la présence de Marthe, les épaules recouvertes d'un châle jaune orangé sur un vêtement rose en écho aux natures mortes.

Puis *L'Atelier au mimosa* (127,5 x 127,5 cm) commencé en 1939 et achevé en 1946, est un manifeste de lumière pouvant être interprété comme un antidote à la guerre. Par la baie vitrée de l'atelier, la lumière du mimosa vient irradier les couleurs rose orangé de l'intérieur.

Enfin, *L'Amandier en fleurs* 1946-1947 apparaît comme un testament artistique. Par cet ultime témoignage commencé au printemps 1946 et achevé quelques jours avant sa mort en janvier 1947, Bonnard nous offre cet arbre, le premier à fleurir à la fin de l'hiver, comme le symbole de la victoire de la vie sur la mort. Blancher bleutée sur un sol jaune d'or.

Bonnard, les affiches, la photo, le dessin

Bonnard réalise aussi des affiches : pour une marque de champagne « France-Champagne » en 1891, pour une revue d'art « L'estampe et l'affiche » en 1877, et pour « La Revue blanche » en 1894 dont le premier mari de Misia, Thadée Natanson est le directeur.

Bonnard pratique la photo en amateur depuis 1895 jusqu'en 1910 notamment, ce qui explique qu'une grande partie a été réalisée en Isère, dans la simplicité de la sphère privée, enregistrant les moments de bonheur et d'insouciance. Les photos deviendront sources de croquis et inspireront plus tard certaines peintures, comme les scènes de cueillette, de baignades dans les bassins de la maison du Clos, ou encore de nus.

L'artiste a toujours en poche un carnet ou un agenda qu'il noircit de croquis selon les sensations du moment et qui constitueront ses études préparatoires. Pour lui le dessin occupe une place déterminante et sert aussi de matériau médiateur entre la photo et la peinture. Ses tableaux de nus sont préparés par des dessins où le corps, souvent décentré, dans des attitudes instables, doit être fidèle à sa vision.

Notre parcours se termine par un passage rapide devant les photos de la maison de Bonnard réalisées au Cannet en 2020 par Bernard Plossu. Retour au réel, avant de repartir imprégnés des compositions aux couleurs éclatantes d'un grand peintre qui a mené une réflexion obstinée sur l'exaltation de la couleur dans son art. Un souffle bienfaisant de liberté.

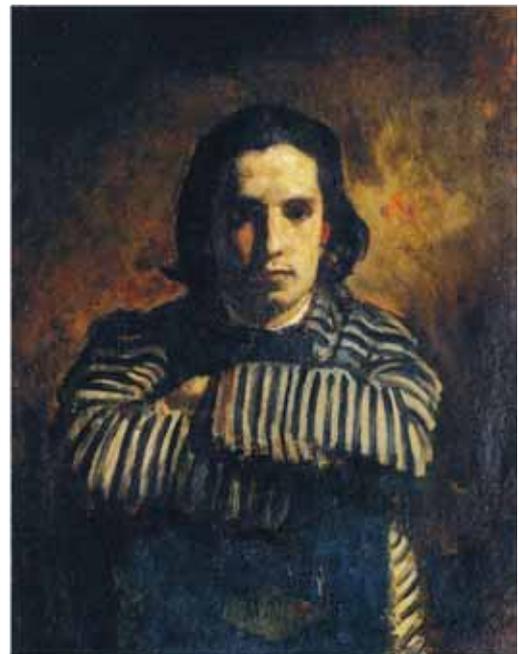
« Claude Monet – Honfleur » Conférence de Benjamin Findinier le 26 mars 2022

Devant un public de 120 personnes, le conférencier, directeur des musées de Honfleur et en particulier du musée Eugène Boudin, commence par l'évocation des débuts de la carrière de Claude Monet.

Avant Honfleur

Né à Paris le 14 novembre 1840, Oscar-Claude Monet, que ses parents ont toujours appelé Oscar, arrive à l'âge de cinq ans au Havre où son père est venu s'installer pour s'associer à son beau-frère Jacques Lecadre, grossiste en denrées coloniales et fournisseur de navires. Les étés, Claude Monet les passe dans la maison de campagne des Lecadre à Sainte-Adresse, dont la bourgeoisie commence à faire un lieu de résidence. Après la mort de sa mère en 1857, il sera pris en charge par sa tante, elle-même artiste amateur, qui perçoit ses talents de dessinateur et l'encourage dans cette voie.

Entre 1851 et 1857, au lycée du Havre il réalise des caricatures d'élèves et de professeurs qui sont exposées dans la vitrine de l'encadreur-papetier Gravier. Et il se trouve qu'Eugène Boudin (1824-1898), natif de Honfleur et arrivé à l'âge de onze ans au Havre où son père était devenu matelot sur la liaison Le Havre-Hambourg, présentait ses marines chez le même marchand. Progressivement, le caricaturiste des portraits-charges signant « Oscar Monet » (cf. *Léon Manchon notaire*), et sous l'influence d'Eugène Boudin depuis leur probable première rencontre en 1856, puis en 1858 en Vallée de Rouelles au nord-est du Havre, se convertit à la peinture de paysage. Dès lors, Le Havre constitue le creuset décisif de son œuvre naissante. En 1862, tout juste de retour de son service militaire en Algérie et gravement malade, il revient chez sa tante au Havre. De là daterait sa première rencontre avec Johan Barthold Jongkind, amené par un Anglais dans le pré où ce dernier avait rencontré, la veille, Monet peignant une vache. C'est à partir de cette année aussi que le jeune Monet, dans sa vingt-deuxième année, signe « Claude Monet » sur ses tableaux.



Portrait de Claude Monet par Gilbert-Alexandre de Séverac, 1865

Honfleur

Dès 1820, après une période de net recul économique, Honfleur connaît un nouvel essor avec la reprise des échanges avec l'Angleterre. Pendant près de soixante-dix ans entre 1824, date du premier séjour à Honfleur d'Eugène Isabey (1803-1886), et la fin du XIX^{ème} siècle, afflue toute une cohorte d'artistes d'avant-garde qui allaient former l'Ecole de Honfleur, courant précurseur de l'impressionnisme, concomitant de l'arrivée des Chemins de fer de l'ouest à Honfleur en juillet 1862, et de la mode des bains de mer.

Un des premiers peintres parisiens de la Marine, Théodore Gudin (1802-1880), influencé par l'Ecole anglaise et l'esprit

romantique, est remarqué pour ses marines *Entrée du port du Havre, 1834* et *Plage à marée basse, 1851*. Avec Eugène Isabey, ils précèdent Eugène Boudin, grand peintre de marines lui aussi, qui propose une vision plus apaisée de la rencontre entre ciel et mer, conservant l'aspect spontané de l'étude exécutée sur le motif. Attaché à transcrire les subtils reflets du ciel et de l'eau, Eugène Boudin apprend à Claude Monet à aimer la nature et à en reproduire les effets lumineux variés et fugitifs. L'élève s'était déjà exercé au motif honfleurais au cours de séances de dessin en plein air en 1860 avec ses amis de jeunesse. Mais c'est en 1864, au cours de son premier long séjour dans la ville qu'il va réaliser ses premières œuvres connues. Il arrive accompagné de Frédéric Bazille (1841-1870) avec qui il travaille tous les jours à la Ferme-auberge Saint-Siméon où l'émulation artistique est intense. Auprès de Boudin et de Jongkind, il s'approprie des enseignements importants. Séjour très prolifique puisqu'il produit là entre trente et quarante tableaux, majoritairement des peintures, représentant Honfleur.

Deux autres séjours dans cette ville seront attestés, de l'automne 1866 à la fin de l'hiver 1867, puis durant la seconde quinzaine d'octobre 1917, sur les traces de sa jeunesse un demi-siècle après son premier séjour.

Monet et Boudin

La proximité de Claude Monet avec Eugène Boudin était telle que lorsque Michel Monet retrouva dans l'atelier, après la mort de son père, une peinture allusive au trait enlevé, sur support de bois, représentant le clocher de Sainte-Catherine à Honfleur, il l'attribua par méprise à son père et y fit apposer la griffe de l'atelier de Monet, avant de l'offrir en 1964 au musée Eugène Boudin. Ce n'est qu'en 2013 à l'occasion d'une exposition consacrée à Eugène Boudin au



La route de la ferme Saint-Siméon, Honfleur, Claude Monet 1864

musée Jacquemard André à Paris que le trouble fit place à l'évidence et que le tableau fut réattribué à son véritable auteur, Eugène Boudin, et daté de 1897. Une confusion sans doute née d'une amitié qui avait fait dire à Claude Monet après leur rencontre au Havre en 1858: « Je me réglais exclusivement sur les conseils de Boudin ».

L'année 1864

Monet procède donc par des « études du dehors », et réalise des tableaux à l'huile exécutés exclusivement sur le motif,

qui peuvent lui servir ensuite de modèles pour en réaliser d'autres à l'atelier ; sachant que les premiers auront toujours sa préférence.

Monet, Jongkind et Courbet

Son deuxième mentor est Johan Barthold Jongkind dont il dira, longtemps après, dans un entretien au journal *Le Temps* le 26 novembre 1900 : « C'est à lui que je dois l'éducation définitive de mon œil... ». *La Chapelle Notre-Dame de Grâce, Honfleur, 1864*, avec la route qui descend vers la mer, aurait



La Chapelle Notre-Dame de Grâce, Honfleur, Claude Monet 1864

été peinte à côté de Jongkind qui en réalisait également une étude. *Le Chantier de petits navires, Honfleur, 1864*, et sa large traversée conduisant au chantier en aval, rappelle le *Bord de mer à Sainte-Adresse, 1862* de Jongkind. Une série de routes



Le chantier de petits navires, Honfleur, Claude Monet 1864

entre Trouville et Honfleur traitées dans les deux directions opposées, et dont il ne réalise pas moins de cinq versions, sont parcourues d'une grande route oblique, comme ligne de fuite surmontée d'une trouée lumineuse. L'influence picturale du Hollandais sur le jeune peintre est là, et Monet témoigne de leur amitié dans une lettre à Frédéric Bazille en date du 26 août 1864 : « [...] nous avons un petit cercle bien agréable, Jongkind et Boudin sont là, nous nous entendons à merveille et nous ne nous quittons plus ». Une note manuscrite de Jongkind datée du 2 octobre 1864, retraçant une partie de dominos avec Monet, atteste là aussi la proximité entre les deux artistes. L'huile sur toile *Le Bord de mer à Honfleur, 1864* de Claude Monet a la même configuration que l'aquarelle de Jongkind du 23 septembre

1862, *La plage à Sainte-Adresse*, avec la présence d'un personnage arpentant le sol caillouteux.

Une autre huile intitulée *Bord de mer, 1864* également, rappelle, elle, la vue sur l'estuaire traitée par Gustave Courbet, *Honfleur, ou L'Embouchure de la Seine*, derrière un rideau d'arbres, de 1841. Lorsque Claude Monet écrira à Boudin le 22 août 1892 évoquant ses débuts, il se souviendra de « ces délicieuses courses en compagnie de Jongkind et de Courbet ». Une certaine intimité s'était bien instaurée entre eux.

La ville

Deux autres toiles remarquées de cette même année 1864 sont ensuite présentées. Vues urbaines de la même rue, au format carré, qui offrent chacune leurs perspectives en croix accentuées par un fort contraste lumineux : *La Rue de la Bavolle, à Honfleur*, l'une conservée à Boston au Museum of



La Rue de la Bavolle, à Honfleur, Claude Monet 1864

Fine Arts et l'autre à Mannheim au Kunsthalle Mannheim ; le goût de la blancheur, chère au peintre, illumine la rue animée de personnages et met en relief avec force détails l'architecture maritime honfleuraise que l'on retrouve dans le tableau *La Lieutenance à Honfleur, 1864*, au large ciel moutonné de nuages en mouvement. Et l'on s'éloigne un peu, du côté de la *Ferme près de Honfleur*, pas localisable avec certitude mais où Jongkind aurait pu loger lors d'un long séjour en 1863 avec la « maman Fesser » (expression utilisée par Eugène Boudin dans une lettre à Claude Monet le 28 juillet 1892).



Halage d'un bateau, Honfleur, Claude Monet 1864

Puis deux belles vues crépusculaires aux matières fluides et lumineuses, *Halage d'un bateau, Honfleur, 1864* et *Soleil couchant*

sur la mer, 1864 nous renvoient à certains ciels lacérés de soleil d'Eugène Boudin.

Dernière œuvre présentée pour cette année 1864, l'huile sur toile *Le Phare de l'hospice, Honfleur* qui verra son sujet repris l'année suivante.

1865, l'année du Salon

Le rôle de Daubigny (1817-1878)

Le seul dessin à l'encre connu de Claude Monet est intitulé *Le Phare de l'hospice, Honfleur, 1865*. Cette étude va lui servir



L'Embouchure de la Seine à Honfleur, Claude Monet 1865

de base au tableau *L'Embouchure de la Seine à Honfleur, 1865* qu'il va présenter au Salon de 1865 avec une deuxième toile, *La Pointe de la Hève à marée basse, 1864*. Apparaît ici l'influence de Charles-François Daubigny, de 23 ans son aîné, à la charnière entre romantisme et impressionnisme, et dont le jeune Monet avait admiré les œuvres au Salon de 1859, avant de le rencontrer en 1870 à Londres, où Daubigny le recommanda vivement au marchand d'art Durand-Ruel. Ils se vouaient tous deux une admiration réciproque.

1866-1867, escapades portuaires

Daubigny a été le premier à installer un bateau-atelier sur l'eau. Et le deuxième séjour long de Claude Monet à Honfleur de l'automne 1866 à la fin de l'hiver 1867 lui donne l'occasion de peindre pour la première fois sur l'eau, dans un bateau-atelier en compagnie de Louis-Alexandre Dubourg (Honfleur 1821-1891).



Bateaux de pêche à Honfleur, Claude Monet 1866

L'huile sur toile *Bateaux de pêche à Honfleur, 1866* est la première d'une série de marines aux tons colorés et aux reflets de lumière sur l'eau. Toutefois deux œuvres intitulées

Bateaux dans le port de Honfleur, 1866 ou 1867 sont réalisées à la mine de plomb.

Effets de neige

Des tableaux de neige, peut-être inspirés des scènes hivernales de Courbet, subliment *La Route devant la ferme Saint-Siméon, l'hiver, 1867*. Ces paysages de neige dont la blancheur est rehaussée de teintes bleues, vertes ou brunes, nous sont rendus vivants par la présence de personnages, voire d'une charrette anecdotique.



La Route devant la ferme Saint-Siméon, l'hiver, Claude Monet 1867

1917, dernier séjour sur la côte normande

Deux pochades à l'huile exécutées entre le 16 et le 20 octobre, *Le Port de Honfleur, 1917* et *Bateaux dans le port de Honfleur (esquisse), 1917* marquent une nette évolution dans le style. La touche de l'artiste devient de plus en plus allusive

et les couleurs fragmentées. Une étape ultime qui fait de Monet un des précurseurs des abstraits.

Travaux annexes

Durant l'hiver 1866-1867, à l'hôtel du Cheval Blanc à Honfleur, Monet a fini sa grande toile *Femmes au jardin* et réalisé une copie réduite de *Camille ou La Femme à la robe verte* qui avait été couronnée de succès au Salon de 1866, une commande destinée à être expédiée en Amérique. La présentation de cette première décennie de création picturale de Claude Monet, consacrée à la production honfleuraise, a entraîné l'adhésion unanime du public qui l'a manifesté par de vifs applaudissements.



A Saint Siméon, les buveurs attablés, Eugène Boudin vers 1864-1865

Aix-les-Bains entre romanité et thermalisme

Voyage du 9 avril 2022

Visite de la ville

Cette ville de 30.000 habitants, cernée de hautes montagnes, les Bauges, les Préalpes, au bord du lac du Bourget, a attiré les hommes depuis les temps préhistoriques. Ce petit bourg fut construit autour des sources. Son nom évoque sans ambiguïté la présence de l'eau (Aix, de aqua, d'où aqueduc, aquarium et qui, avec le temps, s'est transformé en eve, d'où évier, aigue, aiguère) suivie de bains, comme une redondance.

Les Allobroges, 2000 ans avant nous, tournés vers la nature, s'y installèrent car, selon la légende, « les sources ont jailli au milieu des chevaux »; mais les Romains les vainquirent en 121 avant J.C. Eux aussi avaient, comme tous les vivants, besoin d'eau. Ainsi furent édifiés les thermes qui ne sont plus utilisés de nos jours quoique toujours présents et impressionnants par leurs belles dimensions.

Sur la place subsiste l'Arc de Campanus, un monument funéraire sur lequel on déchiffre encore cette inscription : « Lucius Pompeus Campanile vivus fecit », dédié aux défunts de sa famille. Ses niches ont sûrement abrité de petites statues disparues aujourd'hui. Était-ce la porte des thermes ? Sous la Pax Romana qui, comme son nom l'indique, fut une époque tranquille, les riches Romains



L'Arc de Campanus

aimaient se délasser dans les eaux tièdes ou chaudes avant de se rendre à la palestine pour le sport.

Ils ont su exploiter avec succès la pierre locale comme le montre un chemin menant à des carrières qui a été retrouvé. Plus tard, le marquis propriétaire du château, a utilisé ces murs pour construire un abri qui servant d'écurie pour ses chevaux qui a été détruit au dix-neuvième siècle en même temps que l'église jugée trop petite, indigne des atouts touristiques d'Aix.

Nous admirons ensuite le temple dont on distingue bien la corniche et le fronton. Ses pierres équarries, imitant la technique grecque, sont superposées et jointes parfaitement. Il s'ouvre vers les sources. L'entablement et trois corniches, un fronton triangulaire, sont encore visibles. L'intérieur nous dévoile un ensemble hétéroclite de statues, sculptures romaines et du dix-neuvième siècle. Citons un buste héroïque d'un empereur romain, une sculpture de la tête de Constantin, d'une petite tête de déesse ou de muse, une



Buste d'un empereur



La tête de l'empereur Constantin



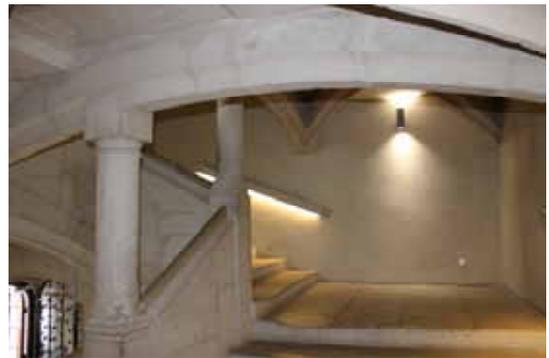
Petite tête de déesse

grande pierre rectangulaire écrite sur deux côtés, relative aux droits de pacage, un sarcophage, une baignoire romaine, la déesse sans tête, Hygiée, déesse de la santé et de la propreté (d'où le mot hygiène).

Au premier étage, se déploie un magnifique escalier aux marches confortables, au plafond bas, datant de la Renaissance.

Les croisées d'ogives ont été rapportées d'Italie par François 1er. Si l'édification du château date du XIIème siècle, l'escalier a été rajouté au XVIème par Isabeau de la Rochandry à la mort de son mari. Les thermes nationaux, financés par Napoléon III ont détrôné les romains. On y

soigne maintenant l'arthrose et les rhumatismes, et non les voies respiratoires comme avant.



Escalier du XIIème siècle

Henry IV, en 1600, a joué un rôle dans la promotion de cette ville d'eau car, lors d'un passage, il s'y est baigné. La cité va renaître et le roi Amédée donne des subsides pour reconstruire l'établissement, des coulées de lave ayant recouvert les thermes.

Les bains sont très prisés au XIXème siècle et des grands de ce monde les fréquentent tels que la reine Hortense, fille de Joséphine et de son illustre époux Napoléon, Adèle de Broques, sa dame de compagnie morte tragiquement emportée par les eaux. La reine mère, Pauline, sœur de Napoléon y venait aussi. Ces grandes dames se déplaçaient en chaises à porteur mais les ânes étaient utilisés couramment.

Les soins consistaient en douches et massages, bains de vapeurs. Quant à l'eau, elle arrive du massif de la Chave, derrière Haute Combe, et ressort sous forme de deux sources aux propriétés soufrées.

Avant le repas au restaurant du Casino, nous avons pu visiter le hall d'entrée où l'on peut admirer un ensemble de mosaïques exceptionnelles, la coupole en verre de style Art nouveau, la verrière de Jacques Galland datant de 1897 et représentant une scène allégorique intitulée « L'amour puise des forces aux sources bienfaisantes d'Aix-les-Bains ». Le théâtre à l'italienne date de 1882, où fut donnée la première création en France de l'opéra de Richard Wagner « Tristan et Yseult » en 1897.



La verrière de Jacques Galland, 1897

Le Musée Faure

Le car dépose notre groupe de 30 personnes à 9h 45 au musée Faure, belle maison de maître de style génois, entourée d'un parc arboré. En attendant l'ouverture, nous admirons de belles sculptures dont *la femme nue* appelée naissance de la Terre (1895) d'Alfred Boucher (1850-1934): professeur de sculpture de Camille Claudel, qui avait cédé son atelier parisien à son ami Auguste Rodin. En 1945, la statue léguée par testament rejoint la ville d'Aix où Boucher s'était installé en 1889 et a vécu jusqu'à sa mort.

À 10 heures, ouverture du musée, nous laissons vêtements chauds et sacs au rez-de-chaussée et 15 personnes commencent la visite guidée de la riche collection de tableaux, située au 1er étage: tableaux impressionnistes et proches de l'impressionnisme (1850 à 1900).

La collection du Docteur Faure (1862-1942) a été léguée à la ville d'Aix et installée dans cette villa des « Chimères ». Le musée ouvre en 1949. C'est une magnifique collection de peintures réunies au fil des ans par le Docteur Jean Faure, qui, avec le Docteur Dussuel avait mis au point le célèbre Elixir Bonjean. Ce « remède miracle » contre le mal de mer fit la fortune de ses inventeurs et permit au Docteur Faure d'acquérir des peintures et sculptures.

Commençons la visite avec notre guide qui a sélectionné, pour nous, quelques tableaux qu'elle nous commente avec enthousiasme :

--Un tableau de François Frédéric Grobon (1865-1901) : un paysage régional *Porte de la Grande Chartreuse*, huile sur toile 130x100 cm représentant une gorge étroite, limitée par de hautes falaises noires, un peu d'éclaircie en fond de toile, eau et moines chartreux plus clairs...C'est une nature angoissante, dure, qui traduit un mal-être ressenti par les Romantiques !

--Un tableau de Georges Michel (1763-1843) *Paysage au moulin*, huile sur papier 72x100 cm. Là encore, c'est un paysage romantique. Georges Michel fut l'un des premiers à peindre sur le motif et à faire d'un paysage un tableau. C'est sombre, seulement deux couleurs: un camaïeu de bruns et déjà 2/3 de ciel ! L'impression de profondeur est donnée par ce chemin qui nous invite à entrer dans le paysage avec une petite lueur à l'horizon.

--Un tableau d'Adolphe Monticelli (1824-1886) *Promenade dans un parc ou la châtelaine* 1884, huile sur bois de 45X36 cm.



La Châtelaine Adolphe, Monticelli av. 1864

Enfin de la couleur ! Une femme avec une petite ombrelle, deux chiens à ses pieds ! C'est une sorte de rêverie fantasmagorique. C'est le premier peintre matérialiste, il peint au doigt et travaille sur les épaisseurs: en effet, de près on remarque d'énormes empâtements, les contours ne sont pas délimités. Monticelli serait le maître spirituel de Van Gogh.

--Un tableau de François-Auguste Ravier (1814-1895) *Etang près de Morestel*, aquarelle de 19x26 cm. Pré- impressionniste, originaire de Lyon, peintre bien connu de notre association. C'est un bel éclairage, un embrasement intense du ciel, l'éclat de la couleur dissout le motif. Les couleurs sont pures, le paysage « flou » nous envoûte. Du rêve, de la magie.



Etang de Roche, Auguste Ravier 1850

Passionné de crépuscule, Ravier a peint beaucoup de séries: rappelez-vous le musée de Morestel !

--Un tableau de Camille Corot (1796-1875) *Paysage à Mongeron*, huile sur toile 33x41 cm. Lui aussi est un



Montgeron, Camille Corot 1868

précurseur des impressionnistes. Ici, une vache, une fermière: un paysage bucolique d'une grande douceur empreint de la sérénité de la campagne. C'est le début du plein air car le tube en zinc est inventé et la peinture peut enfin se pratiquer hors de l'atelier. Corot est un grand paysagiste français. Il « démocratise » le paysage. La touche est décomposée, la présence de la couleur blanche et la petite touche de rouge attirent l'œil et mettent en valeur le paysage de camaïeu vert.

-Un tableau de Paul Cézanne (1839-1906) *Vue de Bonnières*, huile sur toile 33x60 cm. C'est un des tous premiers paysages de Cézanne, de la période parisienne. La rapidité d'exécution des impressionnistes le « choque ». Il revient, lui, inlassablement sur un tableau, parfois même des années après. Ce tableau représente un village au bord d'une rivière. C'est un ensemble géométrique comprenant trois lignes horizontales, ciel, terre, eau, reliées entre elles par des formes verticales, la pâte est épaisse et volontairement foncée. C'est la période précubiste.



Vue de Bonnières, Paul Cézanne 1866

--Des tableaux d'Eugène Boudin (1824 -1898) *Vue de Rouen*, huile sur toile 46x65 cm, *Plage à Trouville*, huile sur bois 11x24 cm, *Marée haute à Trouville* peints respectivement en 1895, 1896, 1890.



La Seine à Rouen, Eugène Boudin 1895

Ces tableaux illustrent les variations sur un même thème. Cette démarche sera reprise par tous les impressionnistes, Boudin étant le dernier maillon de la chaîne menant à l'impressionnisme. C'est le génie des ciels, aux lumières mouvantes. Il utilise de petites touches rompues pour les réaliser.

--Des tableaux de Johan-Barthold Jongkind (1819-1891): belle collection de sept huiles sur toile ou sur bois, où nous retrouvons ses thèmes favoris : la Hollande avec *Clair de lune sur le canal* 1866, Paris avec *Le boulevard des Invalides sous la neige* 1866, *La rue St Jacques* 1878, *L'église Saint Séverin* 1878 et bien sûr notre Dauphiné avec *Paysage à la Côte Saint André*

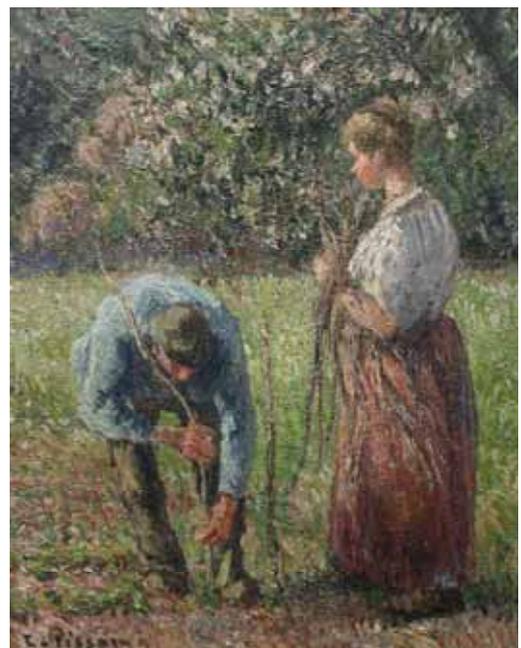
1882 et *Le cimetière de Balbins* 1888. Jongkind, notre peintre hollandais et français, lui aussi privilégié les paysages menant à l'impressionnisme, il possède un solide sens de la couleur par petites touches fractionnées, il reçut, on le sait, l'hommage des premiers impressionnistes en particulier de Monet.



Clair de lune sur le canal, Johan-Barthold Jongkind 1866



Cimetière de Balbins, Johan-Barthold Jongkind 1888



Les rameurs de pois, Camille Pissarro vers 1822

--Des tableaux de Camille Pissaro (1830-1903). Originaire des Antilles, il est au cœur de l'impressionnisme, passionné par la lumière. C'est le peintre de la nature agreste, de la vie paysanne. Après 1884, il s'installe à Eragny et se convertit au néo-impressionnisme, pointillisme, divisionnisme. Ce sont des tableaux d'où émanent la quiétude et la vie simple de la campagne : *Les rameurs de pois*, huile sur toile 31x25 cm, *Paysage à la manne*, huile sur zinc 15x11 cm, *Pré, effet de soleil*, huile sur bois 20x28 cm, *Pommier sous le soleil*, huile sur bois 21x29 cm.

--Des tableaux d'Edgar Degas (1834-1917), bien connu pour ses danseuses. Cet artiste est passionné par l'observation du geste, et surtout du mouvement. Il se situe en marge de l'impressionnisme. C'est le maître incontesté du pastel qui donne de la légèreté. Il est influencé par la photo avec des vues parfois en plongée ou contre-plongée, et aussi par l'art japonais. Il travaille en atelier : *Danseuses mauves* pastel de 1860, et il réalise des sculptures en bronze: *Danseuse regardant la plante de son pied*, *Danseuse tirant son bas*.



Danseuses mauves, Edgar Degas après 1860

Degas sculptait et façonnait pour son propre plaisir, mais également parce qu'il perdait la vue.

--Un tableau d'Edmond Aman-Jean (1860-1936) *Femme au chapeau noir* 1906, 61x50 cm), un délicat pastel magnifiquement maîtrisé. Charme mélancolique et rêverie

langoureuse émanent de cette œuvre. Ce peintre appartient au mouvement symboliste.

Voilà les quelques tableaux que notre guide a commentés avec brio. Beaucoup d'autres méritent que nous revenions flâner dans ce riche musée.

Puis nous laissons place au deuxième groupe pour la même visite et nous nous éparpillons pour admirer les magnifiques sculptures de Rodin à l'étage supérieur: énorme collection, la deuxième de France après Paris (hôtel Biron musée Rodin) que possédait le docteur Faure. Bronzes souvent très lisses qu'on aimerait toucher... Non ! On regarde, on admire les trente-trois sculptures. Sensualité, simplicité des formes, réalisme, ces sculptures sont des merveilles.



Faunesse debout, Auguste Rodin vers 1885

Nous terminons notre visite libre avec l'exposition temporaire intitulée *Capharnaüm*, elle rassemble une grande partie de la collection du premier musée aixois de Ludovic-Napoléon Lepic (1839-1889), artiste peintre dont nous pouvons admirer tableaux et gravures dont le *Lac aux cerfs* huile sur toile de 1870, mais aussi une collection éclectique, constituée par cet amateur d'art et chercheur passionné. Un « cabinet de curiosités » étonnant !

Avignon, Arles, Saint-Rémy-de-Provence

16 au 18 juin 2022 (premier groupe)

24 au 26 juin 2022 (deuxième groupe)

Vers AVIGNON, en Avignon

Il y a donc eu deux voyages pour se rendre au pays d'Arles, en passant par Avignon. Le premier s'est déroulé sous un soleil écrasant (à ce que j'ai entendu dire), au point que l'étape d'Avignon a été écourtée. Le second (dont j'étais) a débuté sous la pluie. Mais la pluie, vraiment ! Il a fallu gérer les pauses, les arrêts sur autoroute : quand et où prendre le petit déjeuner ? Et le repas de midi ? Il a fallu oser passer

une première aire possible : il pleuvait trop. Il a fallu anticiper, et tirer le repas du sac – à l'aire de Mornas... Le résultat, c'est que nous nous sommes trouvés en Avignon à midi trente-sept, sous le soleil revenu, libres de nos mouvements.

A propos, la règle stricte, stipulée par l'Académie Française, c'est qu'on doit dire à *Avignon* : je vais à *Avignon*, c'est ma

destination. Mais quand j'y suis, je suis *en Avignon*. Voilà, c'est l'explication rapide, mais on pourrait remonter au latin...

Avignon est une ville très petite ; comme Paris, finalement : enclose dans ses remparts. Avignon, c'est 91 143 habitants, pour une agglomération qui en compte 459 828 (les chiffres datent de 2019). Et tout se passe autour du Palais des Papes, bien sûr : le Rocher des Doms, Notre Dame des Doms, le Palais, la Place du Palais, la Place de l'Horloge... Avec en prime, depuis le Rocher des Doms, une vue magnifique sur le Pont Bénézet, et la perspective de Villeneuve-lès-Avignon. En Avignon, au temps des papes, on était chez les papes, et les rois gardaient un œil vigilant sur son important voisin.

La végétation du Rocher des Doms était estivale. Le souvenir de la pluie avait déjà disparu. Quelques cigales déjà étaient au rendez-vous. Ce calme, ce silence, ce poids du soleil, on les retrouve en s'éloignant de quelques rues, pour se rendre, tranquillement, au Musée Angladon.



La Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon vue du rocher des Dômes

On retrouve, en ce musée, une étonnante collection d'œuvres d'art ayant appartenu au couturier Jacques Doucet. On connaît peut-être davantage la bibliothèque littéraire Jacques Doucet, à Paris, parce qu'elle a été léguée par testament à l'Université. Le Musée Angladon, lui, a été créé en 1996, selon les volontés de Jean et Paulette Angladon-Dubrujeaud, héritiers de Jacques Doucet, décédé en 1929.

AVIGNON, le musée Angladon

24 juin 2022, la fin de matinée retrouve un ciel lumineux après la forte pluie. Nous arpentons quelque peu la vieille ville et découvrons la promenade photographique « Jean Vilar et Avignon » en grim pant à travers le jardin à l'anglaise jusqu'au rocher des Doms. Un parcours de photographies singulières en grand format noir et blanc qui témoigne de la présence inoubliable à Avignon de cette belle troupe du TNP et de son empreinte indéfectible dans la ville. Arrivés au sommet, après cette plongée hors du temps, l'on domine le fameux pont et l'on admire le point de vue panoramique sur la plaine du Rhône jusqu'au mont Ventoux. Nous savourons cette douce pause avant de redescendre le long de ce jardin attenant à la Basilique Notre-Dame-des-Doms et au Palais des Papes pour rejoindre le musée Angladon.

C'est donc un héritage remontant à près d'un siècle que nous présentent les salles de l'Hôtel de Massilion. On y retrouve entre autres des artistes contemporains de Jacques Doucet,



Les participants du premier groupe

Derain, Forain, Foujita, Modigliani, Picasso. Mais aussi Cézanne, Daumier, Degas, Manet, Sisley, van Gogh, Odilon Redon... Matisse y tient une place importante : des monotypes, des eaux fortes, des lithos, des gravures sur bois. Nous étions déjà éblouis, avant que d'arriver en Arles (hé oui, ça se fait aussi, de dire *en Arles*, mais ce n'est pas une obligation...)



Les visiteurs du second groupe devant le Pont Bénézet dit Pont d'Avignon

Nous voilà au 5 rue Laboureur, un ancien hôtel particulier du XVIIIème siècle, l'hôtel de Massilian, transformé en musée depuis 1996. La demeure garde l'apparence d'une maison d'amateurs d'art offrant au public son mobilier massif et un ensemble de tableaux et de dessins aux signatures prestigieuses. Nous sommes chez Jean et Paulette Angladon-Dubrujeaud, petits-neveux du couturier et collectionneur Jacques Doucet (1853-1929) et héritiers sans descendance de sa collection de tableaux et d'objets d'art, offerte au public à leur décès.

Au premier étage, plongée dans un univers intimiste et feutré à travers une succession de salles allant de la Renaissance au XVIIIème siècle. Armoire en noyer début XVIIème siècle, commodes XVIIIème siècle en bois de placage de rose et d'amarante, ou en acajou d'une esthétique plus froide, statuettes en porcelaine de Chine, masques africains, et des tableaux...



Coin d'office, Jean-Siméon Chardin 1756

Jean-Siméon Chardin (1702-1779), *Coin d'office*, huile sur toile de 1756, présente sur fond neutre une table chargée de denrées et d'objets destinés à la préparation d'un repas. Dans une harmonie de tons bruns, une lumière forte fait luire le vernis du pichet et le cuivre du chaudron, et éclaire au centre le poitrail de la volaille et les œufs. Autre sujet classique parmi les natures mortes, *Le lapin*, huile de 1866 par Édouard Manet (1832-1883) : la touche est plus moderne, un beau clair-obscur met en évidence le pelage épais du lapin en contraste avec le traitement sombre et lisse du fond.

Connaisseur de la peinture flamande comme de la peinture italienne, Pierre Dupuis (1610-1682) signe une *Nature morte*, aux fruits éclatant de couleurs, entre ombre et clarté, sur un grand et bel entablement de pierre sculpté.

Puis, attribué à Corneille de Lyon (1500-env.1574), artiste d'origine flamande travaillant en France, un *Portrait de gentilhomme*, huile sur panneau sur fond vert, inséré dans un cadre aux colonnes de marbre et aux incrustations de nacre, laisse apparaître le personnage comme à une fenêtre.

Dispositif théâtral dans *La Cène*, huile sur toile vers 1600, d'un anonyme flamand, où un effet lumineux se porte sur les convives disposés de chaque côté de la table blanche. Avec le *Portrait de Guillaume du Tillot*, le peintre italien Pier Melchior Ferrari (1735-1787) joue sur les effets de lumière pour souligner la richesse et la noblesse du costume porté par un homme d'importance.

La première étape de cette visite se termine par deux tableaux de paysage. *Le naufrage dans la tempête*, huile sur toile

de 1788, de Joseph Vernet (1714-1789) montre le drame lié aux éléments déchaînés. A l'opposé, la lumière douce du



Le naufrage dans la tempête, Joseph Vernet 1788

ciel fait vibrer la végétation, aux teintes automnales, dans l'huile sur panneau *Environs de Fontainebleau* de Narcisse Diaz de la Pena (1807-1876), peintre de l'Ecole de Barbizon.

Poursuite de la visite au rez-de-chaussée,

consacré aux œuvres des XIXème et XXème siècles.

Nous entrons dans la peinture moderne avec Henri de Toulouse-Lautrec (1864-1901) et *La danseuse Gabrielle*, huile sur carton 1890, en prêt exceptionnel consenti par le musée Toulouse-Lautrec d'Albi en échange de *La repasseuse* d'Edgar Degas prêté pour l'exposition « Quand Lautrec regarde Degas ».

Bel exemple de recherche sur la couleur, la *Nature morte au pot de grès* est une huile de Paul Cézanne peinte en 1873 chez



Nature morte au pot de grès, Paul Cézanne 1873

le docteur Gachet, futur médecin de Van Gogh à Auvers-sur-Oise. L'arrière-plan vertical dans des tons de vert et de brun exalte le premier plan dont la position des objets et des fruits aux teintes vives sur une nappe blanche froissée, marquée de variations gris bleuté, est disposée en oblique ; un ensemble souligné par le couteau placé en diagonale sur le devant.

Vincent Van Gogh (1853-1890), lui, est à Arles en août 1888 lorsqu'il réalise l'huile sur toile *Wagons de chemin de fer*.



Wagons de chemin de fer, Vincent Van Gogh 1888

Des wagons orangés et bleus filent entre un ciel citron vert, et un large premier plan de terrain vague, balayé de hachures jaunes et blanc bleuté.

En 1891, Edouard Vuillard (1868-1890) signe *La porte entrebâillée*, une huile sur carton d'où émerge une femme à la



La porte entrebâillée, E. Vuillard 1891



Les deux danseuses, Edgar Degas 1880-1885

robe colorée et dont la tête se fond dans une harmonie de jaunes, marquée par le pointillisme.

Puis *Les deux danseuses* d'Edgar Degas (1834-1917), huile sur carton vert 1880-1885 offre un ensemble vaporeux comme le tissu des robes des deux danseuses face à face, en train de s'apprêter.

Nous glissons devant le *Paysage d'hiver à Louveciennes* réalisé en 1874 par Alfred Sisley (1839-1899). Délicate impression de silence feutré qui nous rapproche des études de neige de Claude Monet et de Jongkind. Une route centrale vide, faite de touches de blanc parsemées de traces brunes, deux silhouettes au loin, dans une atmosphère de brume bleutée.

En abordant Picasso (1881-1973), notre guide précise que Jacques Doucet, qui avait rencontré plusieurs fois ce cofondateur du cubisme, fut le premier détenteur de ses célèbres *Demaiselles d'Avignon*, avant que son épouse dût s'en séparer après sa mort. Sa *Nature morte cubiste*, gouache sur papier de 1920, pose une guitare sur une table en bascule, le tout en couleurs froides moucheté de pointes triangulaires.

André Derain (1880-1954) nous offre une *Rose dans un verre vers 1911*, une rose blanche qui s'incline dans un verre bleu sur fond bleu posé sur une table orange.



Paysage d'hiver à Louveciennes, Alfred Sisley 1874

Des chefs-d'œuvre restaient encore à découvrir. D'abord *Portrait de femme dit La blouse rose* 1919, d'Amadeo Modigliani



Portrait de femme dit La blouse rose, Amadeo Modigliani 1919

(1884-1920). Portrait majestueux dans un jeu de lignes ovales, d'une femme aux yeux noirs, au visage légèrement dissymétrique, portant une jupe quadrillée de noir qu'éclaire le rose intense du chemisier et des lèvres.

Puis l'*Autoportrait* et le *Portrait de Madame Fougita*, deux gouaches sur fond d'or réalisées en 1917 par Tsuguharu Léonard Fougita (1886-1968): simplicité, élégance et référence à l'art égyptien dans le graphisme. Et pour rappeler la grande admiration de l'artiste français d'origine japonaise pour l'art des Primitifs, des masques de Guinée et du Gabon.

Notre visite de la collection Jacques Doucet coïncidait avec la tenue de l'exposition temporaire de la Fondation Angladon- Dubrujeaud et de l'Institut national d'histoire de l'art intitulée « Le désir de la ligne. Henri Matisse dans les collections Doucet ».

En provenance de la bibliothèque de l'Institut national d'histoire de l'art et de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, rattachée à la Chancellerie des Universités de Paris depuis 1972, des estampes de Matisse sont mises en confrontation avec celles d'autres artistes.

Suivant un parcours chronologique, l'exposition présente un choix d'estampes acquises par Jacques Doucet et gravées sur différents supports.

Henri Matisse (1859-1954), maître de la couleur, se révèle aussi maître du noir et blanc dans ses gravures qu'il considère comme une parenthèse dans son travail de peinture.



Nu accroupi les yeux baissés, Henri Matisse 1906

Dans ses lithographies de 1906 : *Tête renversée*, *Nu au pied droit sur un tabouret*, *Nu accroupi, profil à la chevelure noire*, *Nu accroupi les yeux baissés*, il varie sur la pierre les cadrages et les poses des personnages.

Prenant sa femme comme modèle, il travaille en parallèle sur le bois : *Petit bois noir*, 1906. La recherche sur la ligne se nourrit d'échanges avec André Derain (1880-1954) : *Baigneuses dans un paysage*, eau-forte et pointe sèche, épreuve sur vélin de Rives 1907-1908 ; Paul Gauguin (1848-1903) : *Manao Tupapau*, bois 1893-1894 ; Maurice de Vlaminck (1876-1958) : *Au bordel*, bois 1905-1906 ; ou encore Georges Braque : *Job*, pointe sèche 1911.



Job, Georges Braque 1911

Pendant la première guerre mondiale, Matisse imprime des eaux-fortes sur cuivre.

Les années 1920 prolongent ses interrogations esthétiques. On retrouve des sujets similaires dans ses lithographies d'Odalisques aux allures de fusain et leurs versions peintes. *Nu au coussin bleu* 1924 et *Nu au coussin bleu à côté d'une cheminée* 1925 témoignent d'une grande maîtrise technique. Même correspondance chez Auguste Renoir (1841-1919) avec la lithographie *Baigneuse debout en pied* 1896.

Matisse s'en réfère alors aux motifs orientaux dans les tissus et les tenues. Au plus près des œuvres peintes, il met le corps en lumière par des jeux de contrastes gris-blanc et imagine une vibration bleue : *Grande odalisque à la culotte bayadère* 1925.



Grande odalisque à la culotte bayadère, Henri Matisse 1925

Avec *Nu accoudé aux babouches de paille tressée*, eau-forte de 1931, l'œuvre déploie une douceur quasi picturale, Matisse s'appuyant sur des études d'Eugène Delacroix et d'Edouard Manet. Le modèle est traité à l'égal du fond dans lequel il prend place.

L'attention que Jacques Doucet porte aux courants littéraires novateurs l'amène à s'entourer d'écrivains qui le conseillent et travaillent sur les correspondances entre les modes d'expression de la modernité. André Suarès (1868-1950), l'un des animateurs de La Nouvelle Revue française avec André Gide, Paul Valéry et Paul Claudel, devient avec André Breton et Louis Aragon son conseiller principal, chargé de le guider dans ses choix artistiques et littéraires, et sera l'initiateur de sa Bibliothèque littéraire. Le goût que porte Matisse à l'écriture l'amène à décorer certains récits comme *Les Fleurs du Mal* de Charles Baudelaire (1857) ou *Pasiphaé* d'Henry de Montherlant (1936).

Installé à Nice en 1917 jusqu'à sa mort en 1954, Matisse comprend avec le cinéma que ce qui importe, c'est la suggestion du mouvement. La posture ondule, le geste se libère, en témoignent ses *Études de jambes*, lithographies de 1925.



Le cheval, l'écuyère et le clown, Matisse 1943

Dès 1943, il travaille à partir de papiers découpés dans des feuilles préalablement gouachées, permettant le déplacement sur la toile et l'association d'aplats de couleurs éclatantes. Quinze ans après son retour de Tahiti, il expérimente l'équilibre des formes et des couleurs et la simplification des formes. Parmi les vingt planches de son « livre-fleur », *Jazz*, *Le cirque*, la lithographie *Le cheval, l'écuyère et le clown* 1943-1944, illustre l'absence de différenciation forme/fond.

C'est sur cette image tout en ondulations que se termine notre parcours dans « l'univers de la ligne » chez Matisse, avec une guide érudite, imprégnée de son sujet.

ARLES, un peu d'histoire...mouvmentée

La domination celto-ligure

Le site d'Arles a été occupé dès le Xe siècle avant J.C. par les Ligures (peuples de l'Antiquité vivant sur des territoires correspondant à la Provence, une partie de l'Occitanie et au Piémont) puis des Celto-Ligures (c'est-à-dire un mélange des Ligures avec des Celtes, population indo-européenne), et était fréquenté par des commerçants de la Méditerranée, les Phéniciens (Méditerranée orientale correspondant approximativement au Liban actuel) et les Etrusques (en provenance globalement de la Toscane actuelle). Elle s'appelle alors Arelate qui signifie en celte « près des marais » et d'où dérive le nom actuel d'Arles.

La domination grecque

En 600 avant J.C., les Grecs de Phocée (ancienne cité correspondant aujourd'hui à Izmir en Turquie) venus eux-mêmes de Grèce continentale fondent successivement Massilia (Marseille), Avenio (Avignon), Agathè Tyché (Agde), Antipolis (Antibes), Nikaïa (Nice), Alalia (Aléria en Corse) et vers 500 avant J.C. ils posent les bases d'un comptoir puis d'une colonie grecque, qu'ils nomment Théliné (qui signifie en grec « la nourricière »), en l'emplacement d'Arelate. Située sur une butte calcaire en bordure du Rhône, c'est une position privilégiée favorisant les échanges sur la route reliant l'Espagne à l'Italie.

Au début du IVème siècle avant notre ère, sous la poussée celte, la cité revient sous domination celto-ligure et reprend le nom qu'elle avait sous les Celtes, Arelate.

La domination romaine

Or en - 218, Hannibal franchit le Rhône et en -122 les Romains s'installent à l'intérieur des terres, la ville est rattachée à la Gaule narbonnaise.

Au Ier siècle avant J.C., un canal est creusé entre cette Gaule et Marseille. En -46 en récompense de son soutien à Jules César contre Marseille, Arles devient une colonie romaine qui s'embellit de nombreux monuments et se protège avec des remparts. Elle restera un refuge de la romanité jusqu'à la chute de l'Empire romain. Lieu stratégique au centre d'une région agricole, elle exporte ses blés à Rome.



*Sarcophage dit de Phèdre et Hyppolite
milieu IIIème avant JC (Arles antique)*



*Bouclier d'Auguste
Ier siècle avant JC (Arles antique)*



Mosaïque D'Aïôn (détail) fin II siècle avant JC (Arles antique)

Au IIIème siècle de notre ère, la tradition chrétienne s'y implante avec Saint-Trophime, le premier évêque d'Arles. La ville deviendra résidence impériale sous l'Empereur Constantin qui reconnaît la religion chrétienne. Cette période prospère voit la construction de plusieurs édifices chrétiens.

Au début du Ve siècle, elle devient capitale des Gaules avant d'être prise à la chute de l'Empire romain par les Rois barbares, les maîtres nordiques dont les Wisigoths, les Burgondes, les Ostrogoths puis les Francs.

La domination des dynasties

La cité passe sous les Mérovingiens au VIIème siècle, et en 739 sous les Carolingiens.

En 855, c'est la naissance de la Provence qui inclut le lyonnais et Vienne, la ville devient alors résidence des premières dynasties des comtes de Provence.

Suit une période de troubles et en 1032, le rattachement au Saint-Empire romain germanique. En 1178 l'Empereur germanique Frédéric Barberousse (1122-1190) se fait sacrer roi d'Arles dans la cathédrale Saint-Trophime.

Après une période de déclin, Arles est rattachée avec la Provence au Royaume de France en 1483.

De l'Ancien Régime à la Révolution

Au XVI^{ème} siècle, des travaux d'irrigation sont entrepris pour assécher les marais. Le canal de Craponne reliant la Durance au Rhône est creusé dans les années 1550. A une courte période de prospérité succèdent épidémies de peste, inondations, guerres de religion et troubles politiques jusqu'au couronnement d'Henri IV en 1594, après sa conversion au catholicisme.

Le XVII^{ème} siècle connaît une poussée démographique, un renouveau architectural et un développement des arts jusqu'à l'arrivée de la grande peste de 1721 puis de l'hiver rude de 1788-89 suivi d'une profonde misère entraînant la tension révolutionnaire.

L'époque contemporaine

Le XIX^{ème} siècle voit le développement du port d'Arles en lien avec l'Algérie, et l'arrivée du chemin de fer en 1848.

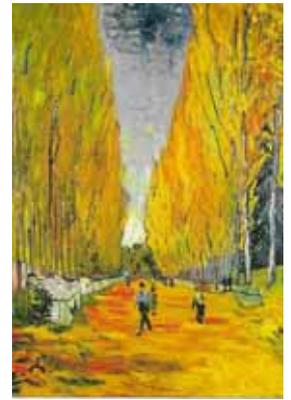


Wagons de chemin de fer à Arles, Van Gogh 1888 (Musée Angladon)

Ateliers de construction navale, ateliers des chemins de fer qui recouvrent les Alyscamps, usines chimiques et papetières, urbanisation au-delà de l'enceinte médiévale sous le Second Empire.



Allée des Alyscamps en Arles



*Les Alyscamps en Arles
Van Gogh 1888*

Progressivement la ville ouvrière s'oriente vers la construction hôtelière, des activités touristiques et culturelles, en particulier liées à l'image. La création des rencontres internationales de la photographie en 1970 voit son prolongement dans la création de l'École nationale de la photographie en 1982.

Aujourd'hui

L'activité touristique s'appuie sur son patrimoine et la proximité des plages de Camargue. Arles est classée Ville d'art et d'histoire, réputée pour avoir inspiré les peintures de Van Gogh. Elle est inscrite au Patrimoine mondial de l'humanité depuis 1981.

Van Gogh en Provence

Vincent Van Gogh est en Provence du 20 février 1888 au 16 mai 1890. Lorsqu'il vit dans le Midi de la France, il suit de près la scène littéraire et artistique de la capitale. Constamment à la recherche de nouvelles et d'articles liés au monde littéraire, il lit les quotidiens et revues tels que le Figaro, L'Intransigeant, La Revue des Deux Mondes, Gil Blas, Le Chat Noir et Le Fivre.

Arles

A son arrivée à Arles le 20 février 1888, il prend une chambre à l'hôtel-restaurant Carrel. Il lit Alphonse Daudet : *Tartarin de Tarascon*, *Tartarin sur les Alpes*, Maupassant : *Pierre et Jean*, et Pierre Loti : *Le Mariage de Loti*.

En mai, il loue l'aile orientale de La Maison jaune et y installe son atelier.

En juillet, il décide de lire tous les romans de Balzac de *La Comédie humaine*, écrits de 1829 à 1850 et lit *L'Année terrible* de Victor Hugo, recueil de poèmes publié en 1872 et qui retrace les événements de 1870-1871 à Paris.



La chambre de Van Gogh à Arles octobre 1889

Lettre à son frère Théo Van Gogh, Arles, le 24 septembre 1888 :

« Si on étudie l'art japonais alors on voit un homme incontestablement sage et philosophe et intelligent qui passe son temps -à quoi- à étudier la distance de la terre à la lune, non, à étudier la politique de Bismarck, non, il étudie un seul brin d'herbe. Mais ce brin d'herbe le porte à dessiner toutes les plantes, ensuite les saisons, les grands aspects du paysage, enfin les paysages puis la figure humaine. Il passe ainsi sa vie, et la vie est trop courte, à faire le tout.

Voyons cela, n'est-ce pas presque une vraie religion ce que nous enseignent ces Japonais si simples et qui vivent dans la nature comme si eux-mêmes étaient des fleurs ?

Et on ne saurait étudier l'art japonais, il me semble, sans devenir beaucoup plus gai et plus heureux et cela nous fait revenir à la nature malgré notre éducation et notre travail dans un monde de convention »



Rameau d'amandier Arles, Van Gogh 1888

Le 23 octobre, Gauguin arrive à Arles et vient habiter dans La Maison jaune.

Vincent écrit à présent moins fréquemment à Théo. Il raconte : « Nos journées passent à travailler, travailler toujours, le soir nous sommes éreintés et nous allons au café pour nous coucher de bonne heure après. Voilà l'existence ». L'alcool ne manque pas et au bout de quelques semaines, les tensions s'accroissent entre les deux hommes : « La discussion est d'une électricité excessive, nous en sortons parfois la tête fatiguée comme une batterie électrique après la décharge ».



Autoportrait à l'oreille bandée et à la pipe, Van Gogh 8 janvier 1889

Le 23 décembre, Van Gogh craque, première manifestation de son trouble mental, il se coupe l'oreille gauche. Il est admis à l'hôpital le 24 décembre et y restera jusqu'au 7 janvier 1889. Durant son séjour, il se réfère à plusieurs reprises au *Candide* de Voltaire (Candide, jeune homme sans richesse, est l'élève du philosophe Pangloss, indéfectible optimiste croyant en la perfection du monde). Deuxième séjour à l'hôpital du 4 au 18 février 1889.

Saint-Rémy de Provence

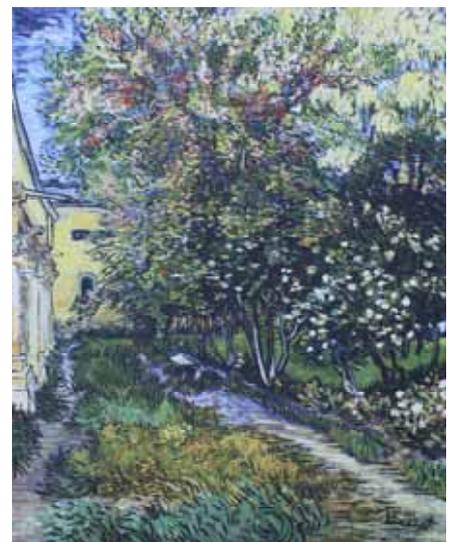
Le 3 mai 1889, Van Gogh se fait interner à la Maison de santé de Saint-Paul-de-Mausole de Saint-Rémy de Provence, « établissement privé consacré au traitement des aliénés des deux sexes ». Il relit *Zadig, ou la Destinée* de Voltaire et les drames historiques de Shakespeare.

Pas de traitement autre qu'un bain de deux heures deux fois par semaine et une existence sobre et régulière. Son alimentation se limite à du pain et de la soupe, « cela sent naturellement un peu le moisi comme dans un restaurant à cafards de Paris ou un pensionnat » dit-il.

Il est retenu au monde par l'intensité de la lumière et des paysages qu'il découvre de sa fenêtre. Pour lui « Tout l'avenir de l'art nouveau est ici ». Il peint dans le souci de condenser la couleur pour traduire la lumière qui le fascine.



La nuit étoilée, Van Gogh Saint Rémy-de-Provence 1889



Jardin de l'Hospice Saint Paul, Van Gogh mai 1889



*Champ de blé derrière l'Hospice Saint-Paul avec un faucheur,
Vincent Van Gogh octobre 1889.*

Lettre à Théo Van Gogh, Saint-Rémy de-Provence, le 10 septembre 1889 :

« ... je me vois déjà d'avance, le jour où j'aurai quelque succès, regretter ma solitude et mon navrement d'ici lorsque je vis à travers les barreaux de fer du cabanon le faucheur dans le champ en bas. A quelque chose malheur est bon. »
Il quitte l'hôpital de Saint-Rémy le 16 mai 1890.

Le dernier séjour

Puis il reste deux jours à Paris avec Théo et sa famille, et se rend le 19 mai à Auvers-sur-Oise où il loge à l'auberge Ravoux. Se tire une balle dans la poitrine le 27 juillet, meurt des suites de ses blessures le 29 et est enterré le 30 au cimetière d'Auvers.

D'après « Le capital de Van Gogh » par Wouter van der Veen, directeur scientifique de l'Institut Van Gogh à Auvers-sur-Oise et « Les livres de Vincent » par Mariella Guzzoni

ARLES, ville insolite

Le 25 juin au matin, répartis en trois groupes, nous partons à la découverte de la ville. De par sa position géographique au carrefour de la vallée du Rhône et des routes venant d'Italie et d'Espagne, Arles a été très convoitée depuis l'Antiquité. Elle est aujourd'hui une commune de 53000 habitants, la plus vaste de France avec ses 72000 hectares, et ville d'art et d'histoire inscrite depuis 1981 au patrimoine mondial de l'UNESCO.

L'espace Van Gogh

La visite du groupe commence par la découverte de « l'espace Van Gogh », ensemble culturel articulé autour du cloître de l'ancien Hôtel Dieu, regroupant une médiathèque, une antenne de traducteurs nationaux et des boutiques. Nous arrivons sous les arcades du cloître, dans la cour de cet ancien hospice construit au XVIème siècle, en service jusqu'en 1970, face à un magnifique jardin fleuri. Quelle émotion d'apprendre que nous sommes en fait devant la toile de Vincent Van Gogh, *Le jardin de la maison de santé à Arles*, peinte en avril 1889 lors de son séjour dans une



Le jardin de la maison de santé, Van Gogh 1889

chambre située au premier étage de cet hôpital pour y faire soigner son oreille coupée, face à cette même cour que la ville d'Arles a recréée telle qu'elle était à l'époque. Van Gogh réalisa ici plusieurs toiles émouvantes de l'intérieur de la salle commune, et le portrait de son docteur, *Le Docteur Félix Rey*, en janvier 1889, tableau au parcours insolite : Le peintre l'offre à titre de remerciement à son médecin qui le trouve ridicule et le range dans un coin pour boucher un trou, puis le vend en 1901 à un soldat cantonné à Arles, le futur peintre Charles Camoin (1879-1965), rattaché au fauvisme. Mis en dépôt chez un marchand de tableaux, il passe de galerie en galerie avant d'atterrir à Moscou. Il est exposé aujourd'hui au musée Pouchkine !

Pendant son séjour à Arles, Van Gogh peint avec frénésie, sublimant la Provence qui apaise son goût passionné pour la couleur. Il réalise là, toujours lucide lorsqu'il est à l'œuvre, quelque deux cents tableaux et deux cents dessins. Parmi les plus célèbres, *La Maison jaune* (au Rijksmuseum à Amsterdam), où Van Gogh et Paul Gauguin vécurent pendant neuf semaines à partir du 23 octobre 1888, et démolie depuis, après un bombardement des forces alliées le 25 juin 1944. Et puis *Café, le soir, place du forum* (musée Kröller Müller à Otterlo), *La nuit étoilée sur le Rhône* (musée d'Orsay), tous trois peints en septembre 1888, *Quatorze tournesols dans un vase août 1888*, le tournesol fleur-symbole de loyauté en Hollande (National Gallery à Londres), *L'Arlésienne, Madame Ginoux avec livres novembre 1888* (The Metropolitan Museum of Art à New York). Période féconde et lumineuse s'il en fut.

Place de la République

Après cette destination incontournable, nous voilà Place de la République, ancienne Place royale aménagée en 1676, bordée sur notre gauche par la sévère façade de l'église Sainte-Anne que jouxte, face à nous, l'Hôtel de Ville de style baroque, dont la façade intègre un tympan roman où apparaît un bœuf couché. L'édifice est surmonté de la Tour de l'horloge du XVIème siècle dont le sommet du beffroi

porte une statue de bronze du Dieu Mars. Notre guide nous conduit à l'intérieur du remarquable vestibule à voûte plate qui repose sur des colonnes doubles. Effet saisissant de nous retrouver là devant une réplique de la Vénus d'Arles découverte en 1651 lors de la fouille des vestiges romains à proximité du théâtre antique. A la demande de Louis XIV en 1683, elle fut retouchée par le sculpteur François Girardon qui lui ajouta les bras, une pomme dans la main droite et un miroir dans la main gauche !
Retour au centre de la place où se dresse l'obélisque de style égyptien affublé de quatre lions qui ornaient initialement le



Place de la République à Arles

mur central du cirque romain. A noter que la ville d'Arles est dotée depuis la fin du XIIème siècle d'un blason contenant le lion, allusion à Héraclès recouvert de la peau du lion de Némée.

La cathédrale Saint-Trophime

Face à l'église Sainte-Anne, la cathédrale Saint-Trophime érigée sur les lieux d'un sanctuaire roman du Xème siècle capte l'attention par son portail du XIIème siècle d'une exceptionnelle majesté, réalisé sur le thème du Jugement dernier. Un modèle d'art roman provençal à son apogée.



Tympan de la cathédrale Saint-Trophime

Sous le tympan en forme d'arc de triomphe représentant le Christ roi et les symboles des quatre évangélistes, une frise sculptée propose une lecture édifiante de l'Ancien

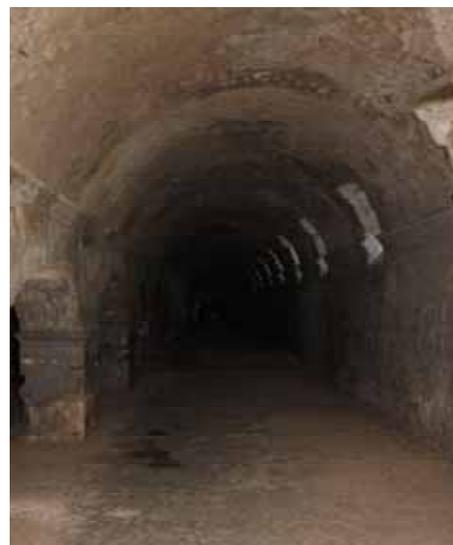
Testament que nous livre avec virtuosité notre guide. A l'intérieur, la nef étroite et élancée paraît sobre en comparaison des débordements sculptés du porche. Dans le cloître, le regard se perd, vagabondant d'une scène à l'autre sculptée sur les piliers recevant les voûtes en berceau. Statues des saints, scènes de l'Ancien et du Nouveau Testaments, scènes de la vie de Saint Trophime d'après un poème du XIIIème siècle, une statuaire lumineuse d'une extrême finesse qui séduit et transporte hors du temps.



Un pilier du cloître

Les cryptoportiques

Nous remontons le temps, en nous engouffrant cette fois-ci sous l'Hôtel de Ville dans un ensemble de trois galeries souterraines voûtées, reposant sur des rangées de piliers massifs, formant un U et datant du début de la colonie romaine. Ces soubassements appelés « cryptoportiques » destinés à obtenir une surface plane face à la pente de la butte, pour construire la place du Forum, servirent au VIIIème siècle de silos à grains et d'entrepôts. De quoi se trouver déconcerté devant une telle ingéniosité.



Un cryptoportique

Les arènes

Nous passons devant les vestiges du théâtre antique, le plus ancien des monuments de la ville, commencé au 1^{er} siècle avant J.C. sous le règne d'Auguste, et rejoignons l'amphithéâtre, autrement dit les arènes, monument probablement le plus représentatif d'Arles dominant le quartier de sa silhouette massive. De l'extérieur, une façade imposante sur deux niveaux de soixante arcades en plein cintre. Mais le gigantisme apparaît encore davantage dès l'entrée dans l'arène en forme d'ellipse dont le grand axe mesure 136 mètres et le petit 107 mètres. Construit vers 90 après J.C. sous le règne de Domitien, sur le modèle du Colisée à Rome, l'amphithéâtre légèrement plus grand que celui de Nîmes peut contenir 23000 spectateurs. La première course de taureaux y a été accueillie en 1830.



Les arènes d'Arles

Le musée Réattu

L'après-midi, en petits groupes informels, nous partons au musée Réattu, ancien Grand-Prieuré de l'Ordre de Malte, bâtiment qui date de la fin du XV^{ème} siècle. En 1796, Jacques Réattu, peintre arlésien (1760-1833), lauréat du grand prix de Rome en 1791, l'achète pour y installer son atelier. Depuis 1868 le musée des Beaux-Arts y accueille presque toute son œuvre, et des expositions temporaires ouvertes aussi à la photographie, à la sculpture et à l'art sonore. Sur le fronton d'entrée, est gravée cette inscription: « Nulli Labor Fallax », « le travail ne trahit personne ».

En libre visite sur trois niveaux, dans deux bâtiments contigus longeant les quais du Rhône et qui s'ouvrent sur deux cours, nous découvrons plusieurs huiles sur toile de Jacques Réattu, dont *La mort d'Alcibiade* 1796 et *La toilette de Vénus* 1820, d'inspiration néo-classique.



La toilette de Vénus, Jacques Réattu 1820

Plus loin, un beau *Portrait d'Elisabeth Grange*, une huile de 1846 par Jean-Baptiste Fouque (1819-1880), peintre du Second Empire, né à Arles, et qui devint peintre officiel du roi de Siam, Rama V.



Portrait d'Elisabeth Grange, Jean-Baptiste Fouque 1846

Changement de niveau et d'époque, tout un panel d'œuvres contemporaines s'ouvre à nous. D'abord Pablo Picasso. Nous apprenons que l'artiste a fait don au musée, en 1971, de 57 de ses dessins parmi lesquels une *Tête de mousquetaire*, Crayon et craie de couleur sur carton du 4 février 1971. Et nous découvrons un portrait de sa mère, *Portrait de Maria Picasso Lopez*, une huile de 1923 offerte au musée en 1985



Portrait de Maria Picasso Lopez, Picasso 1923

par Jacqueline Picasso souhaitant ainsi réunir à Arles, autour des 57 dessins, la mère et le fils. Cette œuvre, de la période de retour à la figuration et au classicisme chez Picasso, témoigne d'une forte influence « cézannienne ». Également

une huile de 1937, *Portrait de Lee Miller en Arlésienne*, reporter américaine et correspondante de guerre, égérie du surréalisme et qui fut un modèle de Picasso.



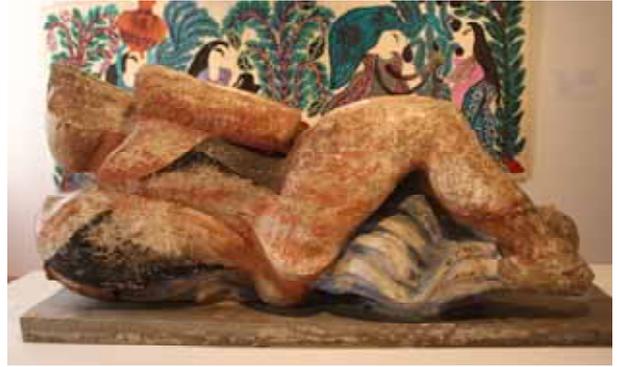
Portrait de Lee Miller en Arlésienne, Picasso 1937

Puis, coup de cœur et émotion devant les magnifiques sculptures d'Ossip Zadkine (1890-1967), un des plus grands maîtres de la sculpture cubiste, arrivé en France depuis sa Biélorussie natale à l'âge de 19 ans. Son *Projet de monument en hommage aux frères Van Gogh*, un bronze de 1963, et son



Projet de monument en hommage aux frères Van Gogh, O. Zadkine 1963

Odalisque en bois polychrome 1932, taillée dans un tronc de hêtre rouge, illustrent son talent dans la taille directe de la pierre et du bois, la rencontre d'un homme avec la matière.

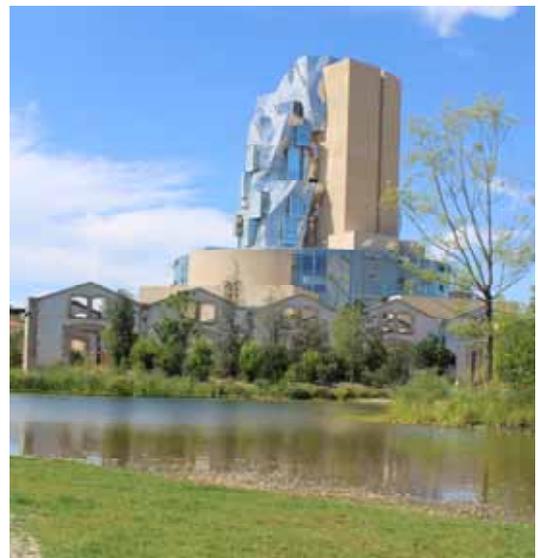


L'odalisque, Ossip Zadkine 1932

Au troisième niveau du musée, nous pénétrons dans un espace d'exposition sonore, une chambre d'écoute où l'installation la plus spectaculaire, apparentée à un gigantesque lustre, reproduit le bourdonnement d'un essaim de 250 abeilles au moyen de 250 petits haut-parleurs reproduisant chacun le son d'une abeille en plein vol. Une véritable chorale aérienne dans laquelle chacun est invité à faire partie intégrante en s'approchant. Prouesse de Félix Brume, artiste sonore, intitulée *Essaim*.

Le Luma

À notre sortie du musée, nous partons à l'extérieur de l'enceinte de la ville pour découvrir « le Luma ». Fruit de l'imagination d'un architecte américano-canadien, Frank Gerhy, surgit une tour d'inspiration futuriste haute de 56 mètres qui propulse ses dix étages au-dessus de la ville. Le bâtiment recouvert de 10752 blocs en acier inoxydable fait contraste avec le style ambiant. Un intérieur de béton,



Un coin du parc du Luma

froid et encore sans âme, distribue une multitude de salles multi-usages sur 15000 mètres carrés.

Autour, par-delà l'ancien site industriel du XIXème siècle réhabilité, un parc paysager, agrémenté d'un étang, s'étend sur une superficie de près de 42000 mètres carrés. Un bref parcours sous la chaleur du moment nous laisse percevoir toutes les possibilités offertes par un tel site en mutation.

La nécropole des Alyscamps

La fin de journée sera consacrée à une déambulation d'un autre ordre, le long de l'allée bordée d'arbres et de sarcophages de la nécropole des Alyscamps, célébrée en 1888 par Van Gogh et Gauguin. Cette nécropole romaine de la fin du 1^{er} siècle, à proximité des remparts de la ville, s'étendra au fil des siècles, verra la fondation de l'église Saint Honorat au XI^{ème} siècle, sera endommagée par les travaux de creusement du canal de Craonne au XVI^{ème}, et largement amputée au XIX^{ème} par la construction de la voie de chemin de fer du PLM. Il en reste un ensemble dépouillé, des vestiges d'églises et des tombes qui s'amoncellent, cernées par des murets d'enclos funéraires, autour de l'église Saint Honorat dont la rénovation a permis de mettre en relief et en valeur ses arcatures décoratives reliant murs et voûtes.

Bilan : une journée dense et riche de découvertes très variées, pour promeneurs infatigables.

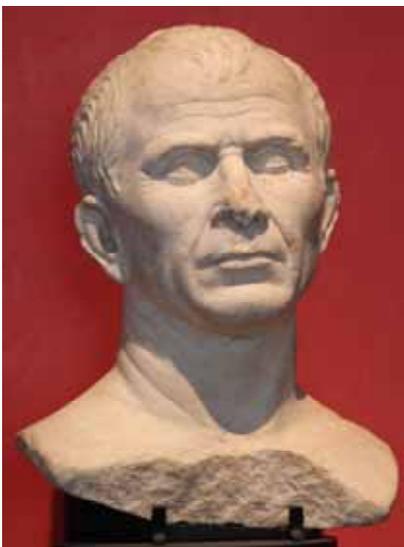


Une allée des Alyscamps

Arles antique et Vincent Van Gogh à Saint-Rémy-de-Provence

Le musée départemental Arles antique nous accueille le matin. Bâtiment d'une grande sobriété. Le dépouillement de l'écrin va permettre de mettre en exergue la richesse des pièces archéologiques exposées.

D'emblée, c'est le buste de César que nous admirons. Dans un marbre blanc au grain très fin l'artiste a su exprimer le charisme de l'Empereur en évitant toute anecdote formelle.



Portrait présumé de Jules César milieu 1er siècle avant JC

Puis, nous allons découvrir quelques maquettes de la ville d'Arles afin de pouvoir situer l'amphithéâtre, le théâtre, les thermes, le port... Arles a été successivement gauloise, grecque et enfin romaine.

Cette romanité nous sera révélée au travers de quelques mosaïques parfaitement conservées. Toute mosaïque permet à deux temporalités de dialoguer : les personnages matérialisés par les tesselles, tout en évoquant la mythologie, offrent quotidiennement aux habitants de la villa un

environnement, un cadre de vie dont ils pourront changer lorsqu'ils s'offriront une nouvelle mosaïque.



Statue de Neptune fin IIème avant JC Statue d'Auguste fin 1er avant JC



Couvercle de sarcophage début IIIème siècle avant JC

Nous poursuivons notre visite en admirant des sarcophages dont les hauts-reliefs sur les parois permettent aux défunts de passer de vie à trépas.

Et enfin, c'est la pièce maîtresse de ce musée qui va clore notre visite. Une barge romaine de 30 mètres de long datée de l'an 30 après J.-C. a été extraite des limons du Rhône. Superbe embarcation qui nous permet de comprendre l'importance d'Arles comme port permettant le transport des marchandises par voie fluviale jusqu'à Lyon.



Le chaland gallo-romain 50 après JC

St-Paul-de-Mausole, St-Rémy-de-Provence

Après un repas pris à Saint-Rémy-de-Provence - chaleur lourde -, nous partons pour Glanum mais surtout pour l'hôpital de Saint-Paul-de-Mausole, chef d'œuvre de l'art roman provençal, où Vincent Van Gogh a peint intensément durant son hospitalisation. Il est toujours émouvant de mettre ses pas dans ceux d'un homme que la légende a mythifié.



La lettre de Théo à Vincent, Ossip Zadkine

Nous sommes en 1889. Van Gogh rencontre le docteur Théophile Peyron à l'hôpital de St Rémy de Provence. Vincent restera interné pendant un an et cette période de calme relatif sera d'une grande richesse créative. Nous avançons dans une allée qui mène à la chambre de l'artiste. Ces quelques pas que nous accomplissons sont scandés par des reproductions d'œuvres de Van Gogh. Nous sentons l'influence du japonisme au travers de certains cadrages. Et ici, la touche est violemment animée, fragmentée. Van Gogh

est un avant-gardiste qui, durant cette fin du XIX^e siècle, a su assimiler les nouvelles théories sur la lumière, ce qui a généré son approche divisionniste de la couleur.

La chambre de Vincent est au premier étage.

L'espace est des plus modestes. Mais pour un homme



La chambre de Van Gogh à St Paul-de-Mausole

habité par le génie de la création, les données matérielles de la vie sont accessoires. Cette chambre va devenir son repère, son antre, son nouvel atelier et modifier sa perception de l'espace. Ses nouveaux tableaux vont bénéficier d'une vue plongeante sur les Alpilles. Point de vue unique qui sera à l'origine d'un grand nombre de dessins, de peintures, un peu comme des variations sur un thème. Van Gogh quittera Saint-Rémy en 1890.



La récolte des olives, Van Gogh, Saint-Rémy-de-Provence 1889



Les iris, Van Gogh, Saint-Rémy-de-Provence 1889

Une journée très riche à la fois humainement et culturellement qui se terminera par le partage d'une sangria « chaude » et amicale.

Voyage à Arles – Atmosphère, Atmosphère !

Au sens météorologique du terme, l'atmosphère du départ fut pour le moins glaciale : pluie, orage, grêles, rien ne nous fut épargné, compromettant même le pique-nique sur l'aire d'autoroute. En revanche, dans le car du retour, chacun s'accorda à qualifier l'atmosphère ambiante de torride (la canicule n'expliquant pas tout !).

Mais, humidité ou sécheresse, l'air ambiant ayant une influence certaine sur les êtres qui y vivent, on aurait pu s'attendre à des comportements versatiles, voire explosifs dus à ces caprices météorologiques. Que nenni ! Joseph, notre président, dans son speech de clôture, nous le dit : nous avons été des participants impeccables, remarquables sur tous les points.

Il faut dire qu'en s'inscrivant à un voyage culturel concocté par la dynamique équipe de l'association (merci à tous et toutes !), le plus rouspéteur des participants aurait peu de grain à moudre. Sans surprise, l'hôtel d'Arles nous a offert des chambres confortables et un excellent service. Situé à quelques encablures du centre historique, il a permis quelques mémorables équipées nocturnes. Quant à la restauration (à Arles et à Saint- Rémy de Provence), elle offrit de quoi ravir les papilles et combler les appétits les plus exigeants.

Et que dire de l'animation ! Quel organisme de voyage pourrait proposer à la fois une réflexion pleine d'humour sur les charmes secrets de l'*épanadiplose** (Charles), une délectable sélection de gauloiseries (Eric) et un conte provençal merveilleusement raconté par Serge ?

On n'oubliera pas notre chauffeur Sala, fidèle au poste, et toujours aussi serviable.

Il était donc normal que les participants au voyage à Arles 2 aient ce comportement remarquable souligné par le président : ponctualité, assiduité aux visites guidées (quelques-uns craquèrent pourtant pour un peu de lèche-vitrines à Arles, on ne les nommera pas), bonne humeur, sérieux dans les expositions ... En voici quelques témoignages.

Au monastère Saint-Paul de-Mausole à Saint-Rémy de Provence



« Est-ce qu'on a des gueules d'atmosphère ?! »



Des grêles pour le départ ...



Au pique-nique à Montélimar, des participants concentrés ...



A Arles, patientes avec le sourire ...



Attentives au Musée Angladon ...



Sur les traces de Van Gogh à Arles, impressionnés ...



Le soir, aux Arènes, stoïques malgré les moustiques ...

Dans le musée de l'Arles antique :



intrigués ...



... fascinés ...



... et passionnés

* *Epanadiplose* : figure de style consistant en la reprise, à la fin d'une proposition, du même mot que celui situé en début d'une proposition.

Sortie d'automne à Evian, Vevey, et Ferney-Voltaire 8 et 9 octobre 2022

A EVIAN, au Palais Lumière : « Les arpenteurs de rêves, dessins du musée d'Orsay »

Le Palais Lumière

En préambule à la visite proprement dite, quelques précisions historiques nous sont apportées sur le bâtiment qui fut, à l'origine, un établissement thermal construit en 1902 par l'architecte Ernest Brunnarius, à l'emplacement d'un ancien établissement datant de 1827. Désaffecté en 1986 et devenu propriété de la ville en 1996, il fut rénové entre 2004 et 2006 et transformé en centre culturel et lieu d'expositions, appelé « Palais Lumière » en hommage à Antoine Lumière et à ses fils Louis et Auguste, dont la résidence secondaire d'été devenue l'Hôtel de Ville en 1927, jouxte le bâtiment. Nous sommes accueillis sous le dôme central du porche d'entrée éclairé par de beaux vitraux Art Nouveau de l'Ecole de Nancy, orné dans les quatre angles de statues allégoriques de sources évianaises du sculpteur Louis-Charles Beylard (quatre sources coulent dans le palais) et de deux toiles de nymphes illustrant le thème de l'eau, attribuées à Jean Benderley, élève de Puvis de Chavanne. A noter que ce hall d'accueil et la façade principale de l'édifice, partiellement habillée de faïence, sont inscrits à l'inventaire des monuments historiques.

L'exposition des dessins du musée d'Orsay

Au cours de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, le dessin, incluant aquarelles et pastels, occupe une place grandissante au point qu'une sous-section lui est spécialement dévolue au Salon de Paris en 1864, au sein de la section peinture. Les dessins iront jusqu'à représenter un tiers des œuvres présentées, tant au Salon officiel que dans les expositions des impressionnistes de 1874 à 1886.

« Les arpenteurs de rêves »

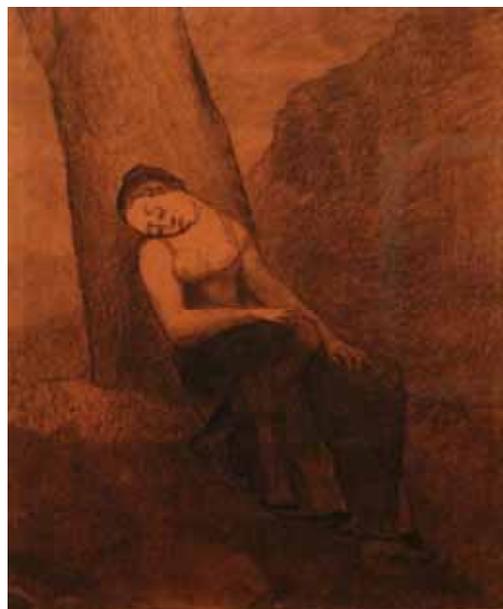
Le parcours de l'exposition s'articule autour de cinq sections : regards intérieurs, paysages, monstres et merveilles, au fil des pages, et dessins inspirés par la musique. Les « arpenteurs », dessinateurs qui cheminent, prennent des mesures, nous invitent ici à suivre un chemin poétique à travers 180 dessins choisis parmi les 55000 que possède le musée d'Orsay. Ils portent leurs regards sur les imaginaires de la société. Vaste sujet que celui du regard caché...

La visite débute par la présentation de quatre dessins de personnages endormis d'Odilon Redon (peintre et graveur symboliste, 1840-1916), parmi lesquels un *Buste d'homme aux yeux clos, entouré de fleurs* (pavot, renoncule, aster des Alpes) vers 1910-1914, crayon noir, plume, lavis d'encre sur papier vélin; le pavot, fleur à la signification particulière, renvoie à l'opium et aux paradis artificiels décrits par Baudelaire; et *Le Sommeil femme assise au pied d'un arbre, endormie*, 1860-1870 fusain sur papier chamois : une tête penchée presque à

l'horizontale contre un tronc d'arbre prend une connotation spirituelle, évocation du Christ mourant, sur fond de paysage simplifié à l'extrême.



Buste d'homme aux yeux clos entouré de fleurs, O. Redon



Le Sommeil : femme assise au pied d'un arbre, endormie, O. Redon

Puis des études de mains : *Six études de main droite de femme allongée* vers 1890, crayon noir sur papier d'Eugène Carrière (peintre et lithographe symboliste, 1849-1906). Car la main qui « arpente » la feuille traduit l'élan entre le monde intérieur et le monde observé, elle donne corps au « rêve », c'est par elle que passe l'imagination créatrice.

Suivant le même cheminement, Edgar Degas, féru de l'étude du mouvement et remarqué par la qualité de son trait, nous offre une version moins connue de son œuvre avec *Études de mains et silhouette d'homme 1856-1857*, crayon graphite sur papier.

Derrière les paupières

Ou comment transcrire une intériorité.

Le *Giotto* de Gustave Moreau (1826-1898) nous introduit



Giotto, Gustave Moreau non daté

dans cette séquence. Cette aquarelle, gouache blanche, crayon graphite, peinture dorée sur papier de 1882, représente Giotto, le peintre de Florence (1266-1337) sous les traits d'un berger solitaire dessinant dans la campagne, sur une pierre liquide telle une source inspirante dans laquelle il se reflète. Plongé dans son intériorité, le dessinateur s'ouvre vers l'imaginaire.

Les dessins de Charles Angrand (1854-1926) offrent des dégradés étonnants de l'ombre vers la lumière, faisant émerger d'une atmosphère enveloppante sombre une



La Liseuse endormie, Gustave Courbet 1849

silhouette ou le profil d'un visage, comme celui intitulé *Maman*, Crayon Conté sur papier vergé 1899.

Autres « dessins intérieurs », où les formes surgissent du contraste entre le blanc du papier et la noirceur du fusain et du crayon : *Jeune fille lisant*, Crayon noir sur papier vélin, d'Eugène Carrière ; ou la très belle *La Liseuse endormie*, Fusain et estompe sur papier vélin 1849 de Gustave Courbet, où les pages ouvertes du livre, quasiment au centre du dessin, invitent à un départ vers l'ailleurs et où l'abandon de la jeune femme à la robe déboutonnée sur les épaules ouvre vers le désir.

Pierre Bonnard dessina beaucoup Misia Godebska, muse et véritable égérie des artistes de l'époque. Il fut le seul peintre pour lequel elle posa nue et son *Portrait de Misia ou Misia Natanson*, Fusain sur carton 1895-1900, au profil parfait, est



Portrait de Misia, Pierre Bonnard 1895-1900

très érotisé par les volutes de la chevelure et le désordre des lignes de la nuque.

Portrait au regard lointain que cette autre *Tête de femme* de Henri de Toulouse-Lautrec, une sanguine sur carton fin gris bleuté altéré 1896-1897, qui laisse transparaître une réflexion inquiète.

Quant à la silhouette vacillante de la *Jeune femme à la robe mauve* de Joan Gonzalez Pellicer, dit Gonzalez, un fusain, pierre noire, estompe et rehauts de pastel sec sur papier vergé blanc filigrané vers 1903, il évoque l'univers fantastique des paysages catalans.

Expériences oniriques du paysage

Les Alpes inspirent à Gustave Doré de nombreux tableaux. Son aquarelle sur papier de 1879 *Paysage de montagne avec un promeneur* reprend le thème du promeneur solitaire qui



Paysage de montagne avec un promeneur, Gustave Doré 1879

contemple la nature. La lumière intense du coucher de soleil illumine la composition dominée par l'austérité des conifères. Alpiniste lui-même, Gustave Doré réalise en 1865



Catastrophe du mont Cervin, la chute, Gustave Doré 1865

deux gravures, Plume, gouache et lavis sur papier, *L'Ascension du mont Cervin* et *Catastrophe du mont Cervin, la chute*, qui relatent la première ascension du Cervin en Suisse où quatre alpinistes trouvèrent la mort le 14 juillet 1865. Ces deux palettes de couleurs sombres, illustrant la puissance de la montagne, constituent de rares exemples où les sommets sont vus depuis une altitude élevée et non depuis la vallée. Autres visions, abstraites et délicates de la nature, les *Troncs d'arbres à Bièvres*, Crayon noir sur papier vélin beige 1909, d'Odilon Redon où des fragments d'arbres entourés de vide deviennent des éléments symboliques ; et le *Sous-bois*, Aquarelle et traces de crayon noir sur papier vélin vers 1882-1884 de Paul Cézanne, dont les touches de couleurs diluées vibrent entre elles et esquissent un paysage d'une grande pureté.



Le Sous-bois, Paul Cézanne vers 1882-1884

Fusion des éléments ciel et mer avec Eugène Boudin et son *Étude de ciel avec des nuages blancs*, crayon noir et craie blanche sur papier vélin bleu chiné vers 1859-1860 : beauté fragile et féerie du mouvement des nuages qui s'emparent de la feuille de papier bleu.

Dans les années 1890, Edgar Degas travaille à une série de paysages. Un voyage en Bourgogne à l'automne 1890 lui inspire un monotype en couleurs sur papier beige, *Paysage de Bourgogne*, qui donne la sensation d'être dans un train.



Paysage de Bourgogne, Edgar Degas 1890

Quelques obliques, des grattages et des touches de vert sur la trame du papier donnent un paysage à la limite de l'abstraction.

Parmi les vues nocturnes, *Village et route au crépuscule*, crayon noir et rehauts de sanguine sur papier vergé, de Charles François Daubigny, crée à la fois une dynamique et une impression de solitude dans ce village en bordure d'un chemin lumineux, emporté par l'élan d'un large ciel traversé par le vent.



Village et route au crépuscule, Daubigny

Pauline Léonide Bourges (1838-1909), paysagiste de l'école de Barbizon et première élève de Daubigny, nous offre un travail minutieux d'une grande finesse avec *Ferme dans un paysage, un soir de pleine lune*, Gouache et lavis d'aquarelle bleu et noir sur tracé préparatoire au graphite sur papier vélin bleu, vers 1850-1865. Par une paisible nuit à la campagne, des reflets d'obscurité recouvre un corps de ferme sous le miroitement de la lune.

Georges Seurat (1859-1891) nous emmène *Sur la route*, Crayon Conté sur papier vergé Ingres vers 1881-1882, dans une vibration lumineuse entre blanc et noir, le long d'une route qui monte en bordure d'une maison aveugle. Comme une image surgie d'un rêve, un équilibre harmonieux fait de lignes simples.



Sur la route, Georges Seurat vers 1881-1882

Par monstres et merveilles

En réaction au positivisme et au rationalisme, les artistes tentent de donner forme à l'inconscient au gré de leur imaginaire, l'occasion aussi de revisiter mythes et légendes. Grand lecteur, Odilon Redon explore les textes de William Shakespeare, Edgar Allan Poe et Gustave Flaubert. Une série de 23 lithographies réalisées en 1888, 1889 et 1896, intitulée *Chimère*, est explicitement liée à Flaubert, en rapport avec *La Tentation de saint Antoine* parue en 1874. Une autre allusion au *Salammô* (1862) de Flaubert, le *Serpent-Auréole*, Fusain sur papier chamois 1889, représente une femme sur un piédestal, un serpent enroulé autour de sa tête en auréole et autour de son corps. La feuille est dominée par le noir, deux espaces de lumière mettent en relief, d'une part la femme, et à l'arrière-plan une fumée qui suggère l'encens qui sort d'un encensoir. Une imagination créatrice autour de la symbolique du serpent que les Carthaginois croyaient « fils du limon de la terre ».

Gustave Moreau revisite la mythologie perse avec *La Péri*, Plume, aquarelle, gouache, graphite, encre noire et peinture dorée sur plusieurs morceaux de papier vélin raboutés ensemble 1865. Ce personnage-fée faite de feu, représentée traditionnellement sur un dragon dans un paysage de pleine lune, tient dans sa main une fleur de lotus, symbole de l'épanouissement spirituel et de l'harmonie cosmique. Le tableau est parsemé de références à la mythologie orientale. Carlos Schwabe (1866-1926), dans une feuille saisissante intitulée *La Mort et le fossoyeur*, crayon graphite, aquarelle, gouache et rehauts de gomme végétale 1895-1900, donne une image personnelle de la mort représentée par un ange féminin au regard doux, aux ailes acérées, penchée sur un fossoyeur au travail dans un cimetière sous la neige. Elle porte un habit de velours vert et une lumière verte dans la main droite, couleur de la régénération (image de l'âme ?), et un parterre de perce-neige au premier plan est annonciateur d'espérance. Comme une coexistence du terrestre et du spirituel.



La Mort et le fossoyeur, Carlos Schwabe 1895-1900

Dans un tout autre style, concis et percutant, Léopold Chauveau (1870-1940) crée une série de *Paysages monstrueux*, Aquarelle et encre noire sur papier vélin datés de 1920 à 1939. Dans l'esprit des bandes dessinées de l'époque, des scènes se jouent avec des êtres bizarres dans une atmosphère détendue.

Au fil des pages

A la fin du XIX^{ème} siècle, l'histoire de l'illustration connaît un tournant. Les illustrateurs les plus prisés des éditeurs et des écrivains sont très sollicités alors que se développent à grand tirage les livres illustrés.

Luc Olivier Merson, prix de Rome en 1869, réalise un *Projet de titre. Les Sorcières*, Plume, encre noire, lavis gris, rehauts de blanc et graphite sur papier vers 1915-1917, pour « Macbeth » de William Shakespeare : personnages maléfiques, atmosphère sombre et tragique.

Emile Zola, lui, fait appel à Carlos Schwabe pour illustrer « Le Rêve », seizième volume de la série des Rougon-Macquart. La couverture est réalisée en 1891 à l'encre noire, aquarelle et gouache sur papier : une lettrine gothique en harmonie avec l'univers médiéval du roman et un style floral doté d'une subtile gamme de couleurs, le tout riche d'une multitude de détails au service du symbole.

Maurice Denis illustra de nombreux textes. André Gide le sollicite en 1892 pour son livre « Le Voyage d'Urien ».



Le Voyage d'Urien, Maurice Denis 1892

Un ensemble de trente et une feuilles de dessins très stylés, aux lignes sinueuses faisant écho à l'art japonais. L'artiste tchèque Alfons Mucha reçoit une commande pour illustrer chaque page de la légende « La Princesse lointaine » d'Edmond Rostand renommée *Ilseé, princesse de Tripoli*. Esquisses préparatoires au crayon et au fusain sur calque et tirages en noir et en couleurs. Tons délicats d'orangé et d'argent, lignes souples, décorations florales, les fondamentaux qui ont fait la renommée de Mucha.



Ilseé, princesse de Tripoli, Alfons Mucha 1896-1897

De la musique avant toute chose

Les sociétés de concerts se faisant de plus en plus nombreuses à l'époque, les peintres vont s'attacher à établir une correspondance entre l'art et la musique.

Henri Fantin-Latour rend hommage à Wagner avec *Isolde à la tour*, crayon noir et estompe sur papier calque ; il honore aussi Robert Schumann dans des approches alliant réalisme

et poésie. *Un morceau de Schumann* Fusain et estompe sur papier vers 1864; et l'on repense à son admiration pour Hector Berlioz que l'on avait remarquée lors de l'exposition Fantin-Latour « À fleur de peau » à Grenoble en 2017.



Un morceau de Schumann, Henri Fantin-Latour vers 1864

Pierre Bonnard réalise un *Projet d'affiche pour l'Opéra : Légende de Joseph*, ballet de Richard Strauss présenté par les Ballets russes en 1914 et dont l'histoire est issue de l'Ancien Testament. Ce pastel sur papier présente une gamme de couleurs contrastées créant une impression de mouvement. Maurice Denis, avec son *Esquisse pour l'Oratorio*, Gouache, détrempe et huile sur tracé au fusain vers 1905, nous offre une composition monumentale dans une palette de blancs et de verts, construite sur un mouvement ascendant en deux parties distinctes se faisant face.

D'une très grande diversité, cette exposition foisonnante de fantaisie parfois inattendue et déroutante, nous a apporté un bel éclairage sur les imaginaires portés par les artistes du XIXème siècle.

Évian ou la ville des eaux

Un cadre prestigieux

Entre lac et montagne, Évian bénéficie d'une certaine douceur exercée par le lac, la plus vaste étendue d'eau douce en d'Europe occidentale. Avec une profondeur de 310 mètres, ses eaux agitées selon les saisons peuvent former des vagues hautes jusqu'à 2,50 mètres sous l'effet du foehn, fort vent du sud. On y pêche la féra, l'omble chevalier et la truite.



Soleil couchant sur le lac Léman

D'abord partagées entre de multiples seigneuries, les rives du lac sont unifiées par la maison de Savoie. Évian s'est d'abord développée autour du château construit à partir de 1240 par le comte Pierre II de Savoie et est rentrée dans le giron savoyard après les guerres entre les cantons suisses et la Savoie. Puis elle a souffert de l'occupation espagnole de 1742 à 1748, au moment de la Succession d'Autriche. Annexion passagère de la Savoie par la France de 1793 à 1815, et après son rattachement définitif en 1860, Évian la savoyarde devient officiellement Évian-les-Bains en 1864. L'afflux de touristes va se développer dès que le roi Charles-Félix de Piémont-Sardaigne a autorisé la fondation du premier établissement thermal en 1826.

Une eau « miraculeuse », fortune de la ville

À partir de 1775, la famille royale de Sardaigne avait coutume de venir profiter des eaux d'Évian sur ce territoire doté de huit sources ferrugineuses. Il se trouve qu'en 1790 un gentilhomme auvergnat, le marquis de Lessert, souffrant de coliques néphrétiques découvre par hasard les bienfaits de la source « Cachat ». Il s'en désaltérait abondamment et

fut guéri en quelques jours. Il fait part de sa guérison à son docteur de Lausanne qui recommande la cure à ses patients. Au XIXème siècle, à partir de 1865, sont menés de grands travaux, et en 1881 le prolongement de la voie ferrée depuis Annemasse. C'est l'essor du thermalisme mondain international avec construction d'hôtels, aménagement du port et création de l'un des premiers golfs français, le tout sous la houlette de l'organisme qui gère l'établissement thermal « La Société Anonyme des Eaux Minérales d'Évian » (SAEME).



La source Cachat

L'ancienne « buvette », bâtiment Art Nouveau achevé en 1903 réservé aux curistes, une masse architecturale à l'ossature d'acier surplombant le port, est actuellement en chantier de rénovation. Nous n'avons pu en deviner l'ancien faste intérieur que sur les panneaux du chantier.

L'Hôtel de Ville



L'hôtel de ville d'Évian

Après avoir goûté l'eau à la source « Cachat » où certains évianais venaient remplir leurs bidons, nous descendons la pente qui relie le parc thermal et la corniche. Nous nous

arrêtons devant la porte de l'Hôtel de Ville, ancienne villa construite par Antoine Lumière en 1896, bâtie dans le même style et par le même architecte que la « Villa Lumière » de Lyon, devenue musée du cinéma et au cœur de l'actuel festival Lumière. La porte d'entrée est magnifiquement sculptée.



La porte de la mairie, ancienne demeure Lumière

De l'autre côté de la rue l'ancien hôtel Beau Rivage, en voie d'acquisition par la municipalité d'Évian, a appartenu à M. Camille Blanc, maire d'Évian de 1945 à 1961. C'était là qu'il habitait avec sa femme et ses deux enfants lorsqu'il fut assassiné le 31 mars 1961, par un attentat revendiqué par l'OAS.



Plaque à la mémoire du maire Camille Blanc

Les accords d'Évian.

L'histoire la ville est également très étroitement liée à l'histoire de la France puisque c'est ici que furent signés, le 18 mars 1962, les Accords d'Évian qui ont mis fin officiellement à la guerre d'Algérie et pratiquement à l'histoire coloniale de la France.

Face au port l'hôtel du Parc, qui fut tour à tour le plus prestigieux hôtel de la ville et vaste complexe thermal, puis

un hôpital de la Croix-Rouge américaine pendant la première guerre mondiale et enfin le lieu de la signature des Accords d'Évian entre la France et le Gouvernement Provisoire de la République Algérienne. Il est aujourd'hui une résidence privée qui n'est plus accessible au public.

Après notre visite guidée de la ville, nous longeons le Casino, dont la verrière et la coupole de style néo-byzantin

VEVEY, bienvenue à Chaplin's World

Dimanche matin 9 octobre, nous avons rendez-vous à Corsier-sur-Vevey en Suisse pour entrer dans l'univers fascinant de Charlie Chaplin.



À notre arrivée, il nous est expliqué que trois parties composent le domaine de Chaplin's World : **le Manoir**, qui présente la vie privée et familiale de Charles Spencer Chaplin, **le Studio**, un bâtiment construit spécialement pour une immersion du visiteur dans les décors hollywoodiens de ses films, décors marqués par l'enfance londonienne et pauvre de Chaplin, enfin **le Parc** avec ses jardins à l'anglaise aux arbres centenaires.

Nous nous répartissons en deux groupes pour un meilleur confort de visite.



Le Studio

Pour commencer sa visite, notre groupe entre dans le musée et découvre le premier espace consacré à la longue et prolifique carrière de Charlie Chaplin qui a réalisé pas moins de 80 films et obtenu 3 Oscars. Nous pénétrons dans une

salle obscures et nous nous asseyons dans un fauteuil rouge, moelleux. Le silence règne, le compte à rebours commence 3, 2, 1... Charlot, le célèbre vagabond apparaît sur l'écran. Nous plongeons immédiatement dans le monde si particulier du cinéma ingénieux de Chaplin, artiste engagé qui dénonce sans relâche les injustices, prend le parti des pauvres et des opprimés et met en garde contre les pièges du XXème siècle. Chapeau melon trop petit, chaussures trop grandes, canne en bambou, veste étriquée sur pantalon ample, moustache en brosse, dandinement de canard, l'acteur qu'il est devenu à la veille de la première guerre mondiale - il a alors 25 ans - donne vie au personnage de comédie ainsi créé qui ne le quittera plus



Nous rions en nous rappelant les premières fois où nous avons regardé ses films en nous promettant d'en voir d'autres... L'introduction se termine, l'écran blanc se soulève et nous sommes invités à entrer dans le monde de Charlot.

Nous voilà transportés au cœur des studios d'Hollywood où nous attend l'attachant vagabond moustachu. Nous découvrons des décors reconstitués de tournages, des



statues de cire des principaux acteurs et actrices mythiques de ses films mais aussi bien sûr plusieurs statues de Charlot, regardons des extraits savoureux de ses films et saynètes les plus célèbres à travers des montages-vidéo (*Le Kid*, *La Ruée vers l'Or*, *Les Lumières de la ville*, *Les Temps Modernes*, *le Dictateur*, *Le Barbier*, *Le Cirque* ...)



La scénographie est magique. Quelques accessoires et costumes, portés par Charlie Chaplin dans ses films : son pantalon, ses chaussures rapiécées mais aussi son certificat d'anoblissement signé par la Reine Elisabeth II en 1975 ou encore son Oscar obtenu en 1973 pour « *Les feux de la rampe* », sont exposés.



Tout est là pour nous faire vivre un moment privilégié d'immersion dans le monde *chaplinien*. Fascinant.

Le Manoir

Nous quittons le monde du cinéma pour nous rendre au Manoir de Ban, cocon familial où Charlie Chaplin a vécu les 25 dernières années de sa vie, des années de bonheur auprès de sa femme Oona et leurs huit enfants. Devenu indésirable aux Etats-Unis, en raison de ses prises de position qui firent l'objet d'adulations comme de controverses et contraint à l'exil en 1952, ce manoir fut pour lui un refuge, un havre de paix où il a composé, préparé et écrit les scénarios de ses prochains films mais aussi des livres, entre autres son autobiographie « *Histoire de ma vie* », et reçu les membres de



la famille, des amis, d'éminents visiteurs venus du monde entier. C'est un Mr Chaplin mature qui a quitté son costume de scène mais toujours aussi souriant qui nous ouvre la porte et nous accueille comme si nous étions ses invités. Nous passons de pièce en pièce pour entrer toujours plus loin dans l'intimité familiale de ce personnage unique si mythique.

Il est déjà presque temps de quitter l'univers de Charlie Chaplin qui fut l'une des personnes les plus créatives de l'ère du cinéma muet. Aujourd'hui encore, il fait rire. Mais son art ne se limite pas à la comédie. On se souvient en effet de la fin de ses films, quand le vagabond s'éloigne, prêt à affronter un avenir incertain d'un pas alerte. Un éternel optimiste.



Artiste de scène, réalisateur, scénariste, producteur, monteur et même compositeur de la musique de ses films, sa carrière durera plus de 65 ans, du music-hall en Angleterre jusqu'à sa mort en Suisse, le 25 Décembre 1977, à l'âge de 88 ans.

Le Parc

Nous terminons notre visite par une promenade dans le parc, un écrin de verdure avec une vue imprenable sur le lac Léman et les massifs alpins.

Au château de FERNEY-VOLTAIRE

Si Voltaire m'était conté

Le domaine de Ferney a été durant vingt années la résidence de François-Marie Arouet dit Voltaire. Depuis 1999, il est la propriété de l'Etat et monument national. Il a fait l'objet d'une importante restauration inaugurée en 2018

En 1753, brouillé avec Frédéric II de Prusse, Voltaire quitte Berlin en fugitif. A 64 ans il a derrière lui une œuvre considérable, histoire, poésie, lettres philosophiques, écrits polémiques et surtout théâtre, il est temps pour lui de trouver un havre définitif. Les tragédies qu'il a écrites, une vingtaine environ, font de lui LE grand auteur tragique de l'époque, Mais il est las des voyages à travers l'Europe comme « de la vie oisive et turbulente de Paris ». Ce lieu idéal, il pense le trouver tout d'abord à Genève, lieu de refuge des huguenots persécutés en France, laquelle accueille avec bienveillance ce fervent défenseur de la tolérance religieuse. Déçu par l'austère République, il trouvera enfin ce qu'il cherchait en 1758 : un domaine et sa bâtisse médiévale délabrée, situé en France, à Ferney, un humble village gessien. En France oui, mais à deux pas de Genève, là où se trouvent ses imprimeurs, les frères Kramer, mais aussi son médecin Tronchin, le meilleur médecin d'Europe selon lui. Genève, refuge idéal s'il se trouvait par hasard poursuivi par l'administration royale, un avantage de poids.

Après ces prémices éclairant le choix de Voltaire, nous découvrons le château : quiconque le visite en sortira convaincu : l'humilité n'était pas le propre de Voltaire.

Si l'élégant château entièrement construit sous la direction de son nouveau propriétaire a des airs de (petit) Versailles, ce n'est pas un hasard. Dans la partie centrale de la façade, on retrouve la même construction symétrique classique, organisée autour d'une entrée encadrée de colonnes. Le fronton est sculpté aux armes de Voltaire et de madame Denis*. Voltaire souhaitait aussi recevoir ses innombrables visiteurs par une allée centrale menant directement à l'entrée



L'église

du château, comme à Versailles. Mais il fallait pour cela déplacer l'église du village du XIème siècle ! A l'impossible Voltaire n'est pas tenu. Il se lance dans l'opération mais se heurte à une forte opposition du clergé et même du Vatican.

L'église baptisée par la suite chapelle du château devra rester au même endroit.

En revanche, et contre tout usage, le déiste Voltaire dédie le lieu à Dieu* : un "Deo erexit VOLTAIRE" inscrit au fronton met en parallèle le nom de Voltaire, bien mis en évidence, avec celui de Dieu.

Autre curiosité de cette chapelle, l'étrange pyramide tronquée, encastrée dans un mur du bâtiment, où l'auteur souhaitait qu'on l'inhume après sa mort. La pyramide tronquée, symbole maçonnique, dans l'enceinte d'un édifice religieux ! Une pirouette de plus du malicieux Voltaire. Le hasard fera que son corps n'y reposera jamais. Il sera déplacé dans un lieu bien plus prestigieux et qui l'aurait sans doute beaucoup honoré : mort à Paris en 1788, il repose au Panthéon depuis le 11 juillet 1791.

Ni prince ni duc, Voltaire était seigneur de Ferney ou roi dans son petit royaume. Pour celui qui fut bastonné par les gens du chevalier de Rohan, embastillé par les rois, quelle



Le château

revanche d'y recevoir l'élite intellectuelle de l'Europe entière !

"Après être passé chez les rois, je me suis fait roi chez moi" (Voltaire).



* Madame Denis, petite-nièce de Voltaire. Elle sera sa compagne et la maîtresse de maison de Ferney jusqu'à la mort de l'auteur.

* L'église de Ferney est la seule église au monde dédiée à Dieu seul.

Voltaire en son château

L'orgueil du roturier fier de sa réussite sociale et celui du génie dominant la littérature de son temps n'est pas le seul trait de ce caractère "multiforme" (ainsi le qualifiait le poète d'Alembert).

Pénétrant dans le château, nous allons aussi entrer un peu plus dans l'intimité du personnage. Comme les visiteurs du XVIIIème siècle, nous accédons au vestibule où trônent deux statues aisément reconnaissables, Voltaire et Rousseau.



Voltaire



JJ. Rousseau

Ces oeuvres du sculpteur Emile Lambert (XIXème) ont été placées là par les précédents propriétaires. Le duo peut sembler surprenant quand on connaît l'inimitié qui régnait entre eux. Ces deux-là se sont opposés en tout et les voilà réunis pour des siècles comme ils le sont au Panthéon. Rousseau y a rejoint Voltaire. Notre guide nous confie que, selon les gardiens, les nuits peuvent être agitées dans le célèbre temple républicain.

Dans l'intime de Voltaire

La première séquence de la visite sera consacrée à l'antichambre/ salle à manger/bibliothèque et le cabinet des tableaux. L'ensemble porte les traces de modifications dans les dispositions intérieures. Ainsi la salle à manger/bibliothèque et le cabinet de travail où Voltaire lisait et écrivait des oeuvres majeures comme le Dictionnaire philosophique, la Lettre sur la Tolérance et une bonne partie de ses contes sont d'un seul tenant.

En l'absence du mobilier de la salle à manger*, on ne peut qu'imaginer les fastueux soupers donnés par Voltaire à ses invités, parfois au nombre de 50. Le maître de maison aime une cuisine raffinée, souvent à base de poisson qu'on conservait dans la piscine de pierre, à l'extérieur.

La bibliothèque quant à elle est matérialisée par un dispositif audio-visuel et multimédia. Mais où se trouvent donc les livres qu'affectionnait Voltaire ?

Très tôt Catherine II de Russie, fervente admiratrice du philosophe, en avait fait l'acquisition. Dès la mort de l'auteur, en 1778, 7000 ouvrages ainsi que les manuscrits et

les plans du château et des jardins prendront la route de Saint Pétersbourg. Ils sont toujours conservés à la bibliothèque nationale de Russie. Le fonds contenant des informations précieuses sur la vie de Voltaire à Ferney a pu être exploité lors de la récente restauration.

Une vie à la campagne idéalisée

En revanche, le cabinet des tableaux aménagé à l'emplacement même de la chambre de Voltaire, nous donne une bonne idée de la vie du patriarche au milieu de ses "sujets". Voltaire, à son arrivée à Ferney, avait découvert "un hameau misérable" peuplé de "40 sauvages". Mettant en oeuvre les idées très précieuses qu'il avait du progrès économique et social, il va mettre toute son énergie à transformer le pauvre village en une cité prospère d'un millier d'habitants. C'est donc un tout autre Voltaire que nous montre Jean Huber, peintre et portraitiste suisse*.



Voici Voltaire rencontrant les paysans ou au milieu de bergères. Le voici encore dans un repas champêtre.



Pendant vingt années, Huber croquera son modèle dans la vie quotidienne de Ferney et sous plusieurs facettes. Un tableau de la vie rurale dont le côté idyllique domine dans ce cabinet des tableaux et qui peut être surprenant pour le mondain qu'était Voltaire, l'amoureux du luxe, habitué des salons mondains. Lui n'avait cependant pas choisi ce refuge champêtre pour fuir le monde comme son meilleur ennemi Rousseau. Bien au contraire, s'il recherche le calme et la

* Après la mort de Voltaire, la majorité du mobilier s'est trouvée dispersée.

* Jean Huber, dit Huber-Voltaire (1721-1783). Capitaine, courtisan, magistrat et peintre de talent. Il connaît un grand succès à Genève où il popularise l'art de la silhouette.

liberté dont il a besoin, c'est pour mieux se battre, avec sa plume.

Car dans ce paisible pays de Gex, Voltaire va s'engager dans de multiples combats, plus qu'il ne l'avait jamais fait. Il prépare « une révolution dans les esprits » la plume à la main. Avec une fougue qui n'appartient qu'à lui, il va s'emparer du procès Calas, en faire "l'Affaire Calas"*. Journaliste né, communicant avant l'heure, il inonde de courriers l'Europe entière, imposant à l'opinion publique le principe de tolérance. D'autres affaires suivront, Sirven, de la Barre. Il restera pour le grand public "le défenseur de Callas", ovationné à Paris en 1778.



Gravure d'après un dessin de Carmontelle : La famille Calas en deuil écoute un mémoire en sa faveur. Cette estampe était accrochée au-dessus du lit de Voltaire.

Maison musée

La maison musée, notamment dans sa partie ouest, abrite de nombreuses oeuvres remarquables : "Portrait de Voltaire" un pastel de Quentin de la Tour ((1735), un buste en marbre du philosophe réalisé par Jean-Antoine Houdon en 1778, "l'allégorie du triomphe de Voltaire", tableau commandé au peintre Duplessis peu avant son retour triomphal à Paris. Ce sont là des représentations du Voltaire philosophe, auteur célèbre de tragédies, historien, bien différentes de ce que peignait Huber. On trouve également dans un salon des portraits des grands de ce monde qu'il a côtoyés : ceux de Frédéric le grand, et de Catherine II de Russie encadré par un médaillon de fleurs. Celui enfin de sa compagne et amie de toujours, Emilie du Chatelet, un pastel de Marie Anne Loir, dans la chambre de l'écrivain.

La folie voltairienne

Une deuxième séquence permet de découvrir la ferveur quasi religieuse déclenchée par la mort de Voltaire, puis le pèlerinage à Ferney tel qu'il sera vécu notamment au XIXème siècle.

La folie voltairienne avait commencé peu avant sa mort. Malgré l'ordre royal, il monte à Paris pour la première présentation de sa tragédie "Irène". Dans la salle pleine à craquer de la Comédie Française, les acteurs viendront couronner son buste.

Epuisé, il mourra à Paris deux mois plus tard.



Moulage des mains de Voltaire et sa couronne de lauriers

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. En témoigne dans le salon d'axe un cénotaphe, magnifique monument d'argile et de marbre commandé par le marquis de Villette en 1779 à Léonard Roche, ingénieur-architecte de la faïencerie de Ferney. Sa destination : recevoir le cerveau de Voltaire. Malgré cette belle inscription : "*Son esprit est partout et son cœur est ici*", le cœur de Voltaire n'arrivera jamais jusque-là. On ne



Le cénotaphe

le découvrira que récemment dans un tiroir poussiéreux de la Bibliothèque nationale. Ce culte fanatique déclenché par le décès du grand homme entraînera la vente de "reliques", comme les fausses cannes du maître vendues par les domestiques. Les grands esprits du XVIIIème viendront aussi en nombre pour lui rendre hommage. Au siècle suivant, d'autres visites mémorielles suivront, celles de Chateaubriand, Stendhal, Flaubert ou encore Gogol. Le château devient un lieu de mémoire, ce qu'il est encore aujourd'hui.

* Calas était un négociant toulousain protestant. Accusé à tort d'avoir tué son fils, il sera condamné au supplice de la roue et exécuté.

Quand Voltaire soigne son image

En 1735, Voltaire décide de commander son portrait à un peintre de talent, mais non encore reconnu, Maurice Quentin de la Tour. Celui-ci va saisir l'occasion de cette commande prestigieuse pour se faire connaître et exécutera deux préparations au pastel pour ce portrait : l'une présentant Voltaire de face, l'autre, plus dynamique, de profil, sera retenue par Voltaire pour la version définitive (aujourd'hui disparue). Plusieurs copies en seront effectuées, et c'est l'une d'elles qui se trouve au château de Ferney. Le visage souriant, à l'air spirituel et moqueur, aux yeux étincelants, ne peut que séduire le spectateur. Le livre qu'il tient à la main souligne le sérieux du personnage.

Le portrait plut à Voltaire qui demanda quand même au peintre quelques retouches. Pour Quentin de la Tour, ce sera le début d'une grande carrière artistique. Il fera les portraits de la famille royale, de J.J. Rousseau (1753), ou encore de la marquise de Pompadour (1755). Il sera surnommé « le voleur d'âmes ».



Portrait de Voltaire d'après Maurice Quentin de la Tour (Détail)

Une visite citoyenne

Après la récente restauration du château, la visite est sans doute plus citoyenne que patrimoniale, tant l'état historique avait été remanié antérieurement. Grâce à la médiation

numérique, cartes interactives, animations murales, ateliers pédagogiques (au sous-sol), les visiteurs et notamment la jeune génération pourront prendre conscience de l'héritage intellectuel que leur lègue l'auteur.

Car l'essentiel est bien là : rappeler qui était Voltaire et ce que ses idées signifient : contre le fanatisme et pour la tolérance religieuse. C'est sans doute ce que nous retiendrons le plus. Nous n'oublierons pas non plus un Voltaire différent du personnage officiel, celui que nous a peint Huber : soucieux des habitants de son domaine ou du fils Calas en larmes qu'il reçoit chez lui.

"J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage" a-t-il confié au soir de sa vie.

Pour finir une petite conclusion. Nous avons rencontré au cours de cette deuxième et dernière journée de voyage deux personnages passionnants, Voltaire et Charlie Chaplin. L'alliance peut paraître cocasse. Pourtant, aussi différents qu'ils soient, leurs pensées éclairent singulièrement notre présent :

"Nous avons assez de religion pour haïr et persécuter et nous n'en avons pas assez pour aimer et pour secourir" (Voltaire- Traité sur la tolérance - 1763)

" Les dictateurs mourront et le pouvoir qu'ils avaient pris aux peuples va retourner aux peuples." (Charlie Chaplin)



Notre groupe devant l'entrée principale du château

Une randonnée Nature/Culture en Bièvre

le 14 mai 2022

Le samedi matin 14 mai 2022, le soleil était au rendez-vous et les promeneurs aussi. Trente-neuf personnes, au départ de la place Hector Berlioz pour une marche d'environ douze kilomètres, étaient accueillies par le président Joseph Guétaz et un groupe de passionnés de l'association Dans les pas de Jongkind en Dauphiné.

Tout au long de la journée, le guidage du parcours et les commentaires allaient être assurés par Gisèle Bouzon-Durand, André Civet et Ghislaine Vincendon-Duc.

Journée patrimoine culturel d'abord, en ces terres de Berlioz qui ont accueilli le peintre Jongkind. Biographie de ces deux illustres qui ont arpenté les ruelles du bourg chargées

d'histoire, circuit dans la ville dans les pas de Jongkind puis jusqu'à l'église de Gillonnay par le chemin du Parady plein de charme, avant d'atteindre le panorama exceptionnel de la chapelle Notre-Dame du Mont, érigée au XIIIème siècle. Le deuxième volet du circuit, le patrimoine naturel, était également centre d'intérêt et de questionnements chez les promeneurs à la découverte de la plaine de Bièvre.

Après le pique-nique aux allures de fête printanière face à la chaîne des Alpes et au plateau des Chambarans, les randonneurs ont emprunté le chemin du Biel, le long de ce canal du XIIIème siècle, nommé « le biel des moulins » conduisant au château Louis XI. Puis ils ont rejoint la Villa

Beauséjour, dernière demeure de Jongkind, et le cimetière où il repose près de Joséphine Fesser. Autant de pages d'histoires racontées à plusieurs voix, avant de monter à la chapelle d'Ornacieux-Balbins, dominant la plaine de la Bièvre et immortalisée avec son cimetière dans une toile de Jongkind.

Là, en fin de journée, un goûter bien apprécié offert par l'association attendait les marcheurs.



Halte au château Louis XI

Circuit à La Côte-Saint-André avec l'Association des « Amis du Château d'Annecy » le 10 juin 2022

Notre Association accueillait 44 membres de l'Association des « Amis du Château d'Annecy », place Hector Berlioz à La Côte-Saint-André.

Le matin, nous étions nombreux : Gisèle, Lydia, Martine, Nicole, André et Serge pour accompagner le premier groupe, composé de vingt-deux personnes, dans les rues du bourg, à la découverte du peintre Jongkind, de son œuvre, mais aussi du riche patrimoine architectural ; pendant que le deuxième groupe effectuait une visite guidée du Musée Hector Berlioz.

A midi, les deux groupes se retrouvaient pour déjeuner, les uns au restaurant, les autres dans la nature, pour partager un pique-nique. Quant à nous, nous nous réunissions chez Nicole pour un repas partagé, constitué de mets exquis préparés par chacun d'entre nous. Cette pause était la bienvenue car le soleil devenait insistant.

Vers 14h15, nous avons donné rendez-vous devant l'Office du Tourisme à l'ensemble de nos hôtes pour alterner les groupes et reprendre les activités du matin. C'est ainsi que nous commençons la déambulation côtoise avec le deuxième groupe en suivant le circuit des lutrins. Compte tenu de la chaleur écrasante et de la fatigue de certains visiteurs, nous avons dû adapter notre circuit et privilégier les arrêts à l'ombre et une halte prolongée à l'intérieur de l'église Saint-André.

A 16h15, les groupes à nouveau réunis, s'installaient dans le car avec Gisèle et Lydia, qui assuraient les commentaires, pour la continuation de la visite : Villa Beauséjour, cimetière et site de Balbins-Ornacieux ; pendant que Nicole, André et Serge organisaient les préparatifs de clôture de la journée.

Autour du pot de l'amitié, les intéressés purent acheter des cartes postales et divers ouvrages proposés par notre association. Ils exprimèrent leur entière satisfaction à tous points de vue : accueil, organisation et contenu des échanges.

Enfin, ils nous remercièrent chaleureusement pour notre implication et notre charisme.



Devant le monument aux morts

Fête de la galoches et des savoir-faire à Val-de-Virieu les 2 et 3 juillet 2022



Le public, Square Jongkind

Deux journées très importantes pour notre association que ces deux journées de fête à Val-de-Virieu. Les festivités ont débuté par l'inauguration d'une grande fresque murale sur le square Jongkind. Là, Jongkind est représenté en compagnie des autres personnages célèbres du village : Alphonse Lamartine, Stéphanie de Virieu et les galochiers.

Devant un public fourni, les différents élus présents, maires, conseiller départemental, conseiller régional et sénateur, ont fait l'historique et souligné l'importance de cette fresque faisant l'éloge de ces personnalités qui ont marqué l'histoire du village et des habitants de la vallée de la Bourbre. Ils ont

ensuite inauguré l'impasse Giacomino, un peintre lyonnais venu régulièrement séjourner à Virieu pendant la seconde guerre mondiale.

Notre association avait installé son stand sur le square Jongkind face à la fresque. Tout au long des deux journées de fête, sous un soleil radieux, un public très nombreux a déambulé dans les rues du village à la découverte des différentes animations mais aussi des demeures anciennes à toit dauphinois qui font le charme de Val-de-Virieu. Une belle opportunité pour notre association de se faire connaître d'un public curieux et surpris de découvrir que Jongkind, ce grand artiste, avait vécu ici et était très inspiré par les paysages de la vallée de la Bourbre.



Les élus

Circuit d'été dans la vallée de la Bourbre

Le 15 juillet 2022 en matinée

Le circuit d'été a rassemblé quinze personnes sur les pas de Jongkind, ce promeneur solitaire qui aimait la campagne et que ses paysages enchantaient. Pour les visiteurs, accueillis par le président de l'association Joseph Guétaz, une manière de regarder autrement, à partir des œuvres du peintre représentées sur les lutrins, la vallée et ses collines.

Châbons, sa gare où arriva Jongkind avec Joséphine Fesser en 1873, et son église d'alors et d'aujourd'hui ; Blandin, ses lavandières et sa voie ferrée, le vieux Virieu, ses belles maisons et son histoire mouvementée, le hameau de Mallein et la « Maison des Fesser », le château de Pupetières et ses personnalités célèbres, L'Homnèzy et son vaste panorama embrassant le château de Virieu à l'histoire millénaire, autant d'étapes accompagnées de commentaires et de lectures par

Serge et Marie-Carmen Reynaud, Annie Maas, Martine Guétaz et Claudette Magnin. Au final, à l'ombre des grands arbres surplombant le château de Virieu, des échanges heureux autour d'un apéritif en chanson!



Les Amis de Jongkind présents au festival Berlioz du 19 au 31 août 2022

Notre association a eu le privilège d'être accueillie dans la cour du château Louis XI sous une tente nomade, par l'association AIDA, organisatrice du festival. Nous avons, pour cette occasion, amélioré significativement notre exposition en présentant les reproductions d'œuvres de Jongkind dans un encadrement. L'aspect général de notre stand s'en est trouvé beaucoup plus attrayant pour les visiteurs. Notre présence tout au long du festival a nécessité un investissement important de la part des responsables de notre association, et des adhérents qui se sont portés volontaires pour tenir le stand. Qu'ils en soient tous chaleureusement remerciés. Tout au long des treize soirées de spectacle, nous avons accueilli beaucoup de festivaliers, et parfois des musiciens, qui venaient s'informer sur la vie et l'œuvre de Jongkind. Ce fut l'occasion de nombreux contacts et parfois de discussions approfondies sur le peintre et les activités de notre association.



Notre stand

Circuit « Sur les pas de Jongkind » La Côte-Saint-André / Ornacieux-Balbins

Le 26 août 2022

De 9h à 12h30, l'Office du Tourisme Terres de Berlioz, en partenariat avec notre Association « Dans les pas de Jongkind en Dauphiné », organisait une visite guidée sur les traces du peintre Jongkind, né le 03 juin 1819 à Lattrop aux Pays Bas et arrivé à La-Côte-Saint-André en 1878 où il passa les treize dernières années de sa vie.



Catherine Lhotte, adjointe à la culture, Guillaume Roy de l'Office du Tourisme, Gisèle Bouzon-Durand, et André Civet, accompagnateurs, étaient très heureux d'accueillir les participants inscrits à ce circuit. Ils venaient de Chambéry, Faramans, Grenoble, quelques-uns étaient de passage dans la région à l'occasion du festival Berlioz. Tous étaient enthousiastes et curieux de découvrir ou de connaître davantage la vie et l'œuvre de Jongkind.

Aller dans les pas de Jongkind, c'est se rendre là où le peintre a posé son chevalet, afin d'admirer de remarquables paysages dauphinois ainsi qu'un riche patrimoine architectural côtois.

Après une présentation du peintre, de sa jeunesse aux Pays-Bas, de ses débuts à l'académie des Beaux-Arts de La Haye, de son séjour à Paris, de son travail auprès du peintre

Eugène Isabey, de ses multiples voyages et rencontres artistiques, nous avons remonté le fil de sa vie au gré des lutrins qui jalonnent les rues cotoises, nous avons conduit nos pas vers les trines, le quartier du Fangeat, la rue Saint-André, l'Hôtel de Ville, les Halles, la place Saint-André, afin de redonner place à l'artiste, et lui rendre hommage ; sans oublier les commentaires très documentés d'André Civet sur le patrimoine local.



Nous avons rencontré la silhouette métallique de Jongkind et imaginé l'atelier du peintre dans la villa Beauséjour, avant de nous rendre au cimetière où sont inhumés, côte à côte, le peintre et sa compagne ou plutôt « son Bon Ange » comme il aimait à le dire, en parlant de Joséphine Fesser, une compatriote peintre, née comme lui en 1819 aux Pays-Bas, et décédée la même année 1891.

Puis, nous nous sommes dirigés à Ornacieux-Balbins, en co-voiturage, face à la petite chapelle Saint-Michel qui veille discrètement sur la plaine de la Bièvre. Nous avons admiré le paysage remarquable que contemplait Jongkind de ce promontoire empreint de paix, de mémoire et de recueillement.

Forum des associations à Val- de-Virieu

le 3 septembre 2022

Les amis de Jongkind étaient présents au forum des associations à Val-de-Virieu. Une initiative qui permet à notre association de mieux se faire connaître des autres animateurs de la vie sociale de la commune.



Forum des associations à La Côte-Saint-André le 4 septembre 2022

Présente pour la première fois au Forum des Associations de La Côte-St-André qui a eu lieu sous les magnifiques halles, notre association a suscité un vif intérêt.

Cette journée a donné lieu à de belles rencontres, à des échanges très intéressants autour de l'œuvre et de la vie de Jongkind dans la cité côtoise.



Journée Européenne du Patrimoine à La Côte-Saint-André le 17 septembre 2022

De 14h à 17h30, notre association « Dans les pas de Jongkind en Dauphiné », organisait, dans le cadre des journées du Patrimoine, une visite guidée sur les traces du peintre Jongkind.

Devant le lutrin n°09, situé devant l'Office du Tourisme de La Côte-Saint-André, Fabienne et Maryvonne Auffinger, Gisèle Bouzon-Durand, Eliane Cuyat, Danielle Ferra, et Joseph Guetaz, étaient présents pour accueillir douze participants venant des communes iséroises : Grenoble, Le Grand-Lemps, Porte des Bonnevaux, Saint-Etienne-de-Saint-Geoirs. Notre président prononça quelques mots d'introduction puis donna la parole à Gisèle et nous commençâmes la présentation de la vie et de l'œuvre du peintre.

A la différence de l'an dernier, le beau temps était de la partie et nous accompagnait tout l'après-midi pour marcher dans les rues, ruelles, et trines de la Côte-Saint-André, dans les pas de Jongkind et à la découverte du riche patrimoine architectural côtois. Nous sommes allés là où l'artiste a posé son chevalet, en suivant les différents lutrins et certains posters reproduisant ses tableaux, huiles et aquarelles : Place Hector Berlioz, Rue Saint-André, Cour de l'Hôtel de Ville, Passage Bocsozel, Place Saint-André, Villa Beauséjour, Cimetière où reposent en paix Jongkind, « Le père Jonquille » comme les enfants aimaient le nommer et Joséphine Fesser, son « Bon ange ».

Arrivés à la Mairie, nous avons visité une exposition à la salle Jongkind, à l'occasion du centenaire du monument aux morts, inauguré le 06 août 1922. Ce dernier, inscrit aux monuments historiques le 1^{er} avril 2003, est un des rares en France à représenter une femme au labour, en place de

l'homme absent. Puis, sous la halle du XIII^{ème} siècle, nous avons pu admirer les métiers d'antan présentés par l'association « Les Antonins ». Ce fut, sans aucun doute, un enrichissement culturel supplémentaire.

Enfin, après notre passage devant les sépultures de nos deux artistes, nous avons regagné nos véhicules et sommes partis, en co-voiturage, jusqu'à Ornacieux-Balbins, face à la petite chapelle Saint-Michel, qui veille discrètement sur la plaine de la Bièvre, où nous attendait Eliane pour nous faire partager sa passion du lieu. En l'absence de Louis Belle-Laran, Joseph a fait résonner la cloche ancestrale devant un auditoire comblé par cet après-midi riche en partage et en découvertes multiples et variées.

Contents d'avoir pu nous retrouver autour d'un public nombreux et très intéressé, et afin de compenser nos efforts, nous avons levé nos verres et déguster trois savoureuses tartes au sucre offertes par l'association.

Nous nous sommes quittés, heureux et satisfaits du devoir accompli : Chaleureux remerciements à tous.



Journée Européenne du Patrimoine dans la Vallée de la Bourbre

le dimanche 18 Septembre 2022

Cet événement attire chaque année un public de plus en plus important, curieux de culture patrimoniale en tous genres. Notre association en a eu la preuve cette année encore.



A la gare de Châbons, plus de vingt personnes étaient au rendez-vous. Le soleil était de la partie. Joseph Guétaz souhaita la bienvenue aux visiteurs venus de Chambéry, Grenoble, le Grésivaudan, et des localités voisines.

Devant le premier lutrin, en présentant les photos de l'artiste, Joseph souligna la reconnaissance de Johan-Barthold Jongkind, en tant que précurseur de l'Impressionnisme, Serge développa les grandes étapes de la vie du peintre jusqu'à sa venue en Dauphiné en soulignant la modernité de son art et plus particulièrement de sa maîtrise de l'aquarelle. Arrivés à l'église, les visiteurs contemplèrent les doux vallonnements de la vallée de la Bourbre, et ses écrans de verdure ponctués par les maisons et les fermes. Là, avant nous, Jongkind fut en admiration devant ces paysages

pour les sublimer dans ses oeuvres. Martine expliqua l'histoire et la particularité architecturale de l'église actuelle remplaçant l'ancienne immortalisée en 1877 par Jongkind dans une belle aquarelle.

Marie Carmen, à son tour, rappela la richesse économique apportée par la Bourbre, ses alluvions fertiles et son courant alimentant des ateliers de tissages, maillons de la soierie lyonnaise.

Chemin faisant, à la Combe, Jean Paul Durand et son fils rappelèrent l'histoire de leur ferme du XVIIIème siècle, classée au Département.

Puis, au fil des lutrins, ce fut « La voie ferrée à Blandin, le hameau de Mallein et Pupetières, son château, son vallon, son histoire illustrée par Stéphanie de Virieu, chantée par Lamartine et Anna de Noailles. Martine et Marie Carmen firent les lectures de leurs poèmes.

A Virieu, Annie Maas nous raconta l'histoire parfois mouvementée de Virieu du Moyen Age à nos jours. Après nous être arrêtés au lutrin de La place du Trève, témoignage de la vie de Virieu au XIXè, immortalisée par Jongkind, nous sommes arrivés devant le lutrin de L'Homnèzy.

Là, ce fut pour tous un plaisir de contempler ce vaste paysage caressé par le soleil déclinant. La vallée de la Bourbre dominée par le fier château de Virieu s'offrait à nous dans sa douce lumière, avec au loin les monts du Bugey et la Chartreuse.

Nous ne pouvions nous séparer sans nous réunir devant le Château en nous régaland des délicieuses tartes au sucre accompagnées du traditionnel cocktail chartreuse.

Journées des plantes à Pupetières

les 24 et 25 septembre 2022

Notre association a installé son stand dans le site ravissant de la cour du château de Pupetières, débordant de fleurs, plantes et arbustes d'origines diverses.

Avec une température agréable et en l'absence de pluie en journée, contrairement aux prévisions météorologiques, notre stand a pu accueillir un public nombreux à l'occasion de la belle réussite de cette manifestation populaire.

Sur les lieux mêmes qui ont accueilli J.B.Jongkind entre 1873 et 1878, il était facile d'entamer la conversation avec un public curieux qui a apprécié la qualité des reproductions d'œuvres présentées, parmi lesquelles une belle aquarelle appartenant à M. Aymar de Virieu, propriétaire des lieux. Beaucoup de soutien, d'encouragement de la part des visiteurs dont certains, très intéressés par nos activités, se sont inscrits sur la liste de nos sympathisants. Une belle action pour notre association et pour la reconnaissance de l'œuvre de Johan-Barthold Jongkind.



La fête de la courge et des saveurs d'automne à Châbons

le 16 octobre 2022

Comme chaque année hors covid, notre association clôture son année d'activités avec l'arrivée des frimas d'automne qui, cette année, se sont fait beaucoup attendre, nous permettant de passer une lumineuse journée à Châbons, pour cette fête très conviviale, parmi de nombreux stands éclectiques. Année après année, les visiteurs apprécient notre présence et n'hésitent pas à engager la conversation. Les activités de notre association et la vie de Jongkind, qui a fait ici la découverte du Dauphiné en août 1873, sont au centre de la curiosité du public. Une belle opportunité permettant ainsi de nouer des liens et d'élargir le cercle des sympathisants.



Assemblée générale annuelle du 26 mars 2022

Les membres de l'Association se sont retrouvés en Assemblée Générale, le 26 Mars 2022, à 9 heures, à la Salle du Peuple de Val-de-Virieu, après deux années difficiles liées à la pandémie de Covid-19 et ses conséquences.

89 membres présents ou représentés sur un total de 149 inscrits au 31 Décembre 2021, à jour de cotisation, ont répondu à la convocation préalablement adressée par voie électronique, en date du 2 Mars 2022. Le quorum est donc atteint et l'Assemblée Générale peut valablement délibérer. L'Assemblée Générale est présidée par Joseph Guétaz en sa qualité de président de l'association.

Mot d'accueil du Président

Joseph Guétaz souhaite chaleureusement la bienvenue à tous pour cette assemblée générale dans la salle spacieuse et fonctionnelle que nous prête gracieusement la municipalité. Il remercie les membres pour leur présence nombreuse qui témoigne de leur intérêt pour les activités et le développement de notre association ainsi que les élus toujours fidèles à ce rendez-vous : Gilbert Badez, Maire de Bressieux, et Michel Morel, Maire de la commune de Val-de-Virieu. Il présente les excuses de ceux qui n'ont pu participer à cette assemblée.

La parole est donnée à Michel Morel, maire de Val-de-Virieu.

Michel Morel souhaite également à tous la bienvenue. Il nous rappelle les enjeux d'un tissu associatif actif pour une commune et transmet ses encouragements pour l'avenir de notre association, une rencontre dynamique et stimulante avec le monde de l'art, qui se poursuit, pour ses adhérents, par des conférences, voyages culturels.

Il évoque ensuite avec enthousiasme les grands axes de sa commune pour 2022.

Avant l'ouverture du débat sur les différentes délibérations à l'ordre du jour, Joseph Guétaz souhaite exprimer notre soutien au peuple ukrainien qui souffre aujourd'hui et fait

preuve de beaucoup de courage pour résister aux offensives massives de la Russie.

Nous avons également une pensée pour Madeleine Rieu, adhérente et sœur de Jean-Maurice Rieu, membre historique de notre association, qui nous a récemment quittés.

Rapport Moral

Joseph Guétaz présente ce rapport aux membres de l'assemblée.

Cette année 2021 a encore été perturbée par la pandémie de Covid-19 et il est certain que les contraintes de cette crise sanitaire nous ont obligés à réagir pour construire, au fil de l'eau, un programme de travail et d'événements adaptés aux nouveaux usages.

A cette occasion, Joseph Guétaz remercie les membres du CA pour leur mobilisation sans faille au cours de ces moments compliqués et tout le temps qu'ils ont consacré au développement de l'association.

Au 31 décembre 2021, l'association comptait 149 membres actifs, un nombre en progression, reflet de son activité et de sa notoriété.

Grâce à une gestion rigoureuse et saine, associée aux dons généreux de nos membres en 2021, nous avons eu les ressources nécessaires pour affronter cette année difficile et même terminer l'exercice sur une note reconfortante avec un résultat positif.

Nos voyages et autres sorties rencontrent un vif succès par leur qualité et leur dimension culturelle.

L'assemblée générale prend acte, approuve le rapport moral fait par le président et lui donne quitus pour l'exercice écoulé.

Mise au vote à main levée, cette résolution est adoptée à l'unanimité.

Rapport d'activités

Ce rapport, illustré par un diaporama, témoigne ensuite, par ordre chronologique, des activités organisées sur l'année écoulée, qui se sont comme toujours déroulées dans un

esprit de cohésion et de convivialité qui prévaut au sein de l'association.

L'assemblée générale remercie les intervenants qui viennent de nous faire revivre les bons moments partagés.

Elle prend acte et approuve ce rapport d'activités.

Mise au vote à main levée, cette résolution est adoptée à l'unanimité.

Rapport financier

A la demande du président, Martine Morel, trésorière adjointe, donne lecture du rapport financier de l'association pour l'exercice écoulé. Elle commente les comptes annuels qui ont été arrêtés et qui comprennent le bilan, le compte de résultat et les annexes. Elle donne toutes les informations et les explications requises.

Il est rappelé notamment que toutes les sorties culturelles sont autofinancées, leur budget étant préalablement fixé avec rigueur et optimisation par Nicole Laverdure, principale organisatrice.

Après en avoir délibéré, l'assemblée générale approuve les comptes de l'exercice clos le 31 Décembre 2021 tels qu'ils ont été présentés.

Quitus est donné au président et aux trésorières, Fabienne Auffinger et Martine Morel, qui ont réalisé les documents comptables.

Mise au vote à main levée, cette résolution est adoptée à l'unanimité.

Montant des cotisations

La cotisation représente une part non négligeable du budget de fonctionnement de notre association.

Cependant, nous constatons une différence peu marquée entre le montant réclamé aux couples et celui fixé pour les individuels.

Le CA soumet à l'approbation de l'assemblée générale une baisse de la cotisation des individuels et propose de fixer celle-ci à 35 Euros, dès l'exercice 2023, la cotisation des couples demeurant inchangée à 50 Euros.

La discussion est déclarée ouverte.

Puis mise au vote à main levée, cette résolution est adoptée à l'unanimité

Budget prévisionnel de l'exercice 2022

L'assemblée générale, sur proposition du CA et après avoir pris connaissance de son rapport, approuve le budget de l'association pour l'exercice 2022.

Mise au vote à main levée, cette résolution est adoptée à l'unanimité.

Saison 2022

Le président et la vice-présidente, Nicole Laverdure, présentent les projets attendus pour 2022, synthétisés et illustrés par un diaporama, notamment les sorties et voyages.

Des destinations inspirantes en dehors des visites emblématiques.

Projet 2023

Le président évoque ce projet dont l'objectif sera de célébrer le 150^{ème} anniversaire de l'arrivée de JB. Jongkind à Châbons.

En l'état actuel des choses, nous collectons un maximum d'idées pour façonner un projet non encore clairement défini. Toutes les idées sont bienvenues.

Renouvellement du CA

Le président remercie Martine Nicouveau qui, pour des raisons personnelles, n'a pas souhaité renouveler sa candidature au CA. L'assemblée générale, ayant pris en considération les candidatures présentées à cet effet, préalablement à la réunion de ce jour, a élu :

Fabienne Auffinger - Maryvonne Auffinger - Gisèle Bouzon-Durand - André Civet - Danielle Ferra - Guy Fournier - Monique Fourquet - Eric Gasnier - Noëlle Gasnier - Joseph Guétaz - Martine Guétaz - Nicole Laverdure - Annie Maas - Claudette Magnin - Michel Martin-Pichon - Lydia Martinez - Martine Morel - Yves Moulin - Marie-Carmen Reynaud - Serge Reynaud.

Mise au vote à bulletin secret, cette résolution est adoptée à l'unanimité.

Après ces échanges, constatant que plus personne ne demande la parole, le président lève la séance à 12 heures.

Puis tous les membres se retrouvent pour un moment convivial autour d'un buffet déjeunatoire.



Sommaire

- Page 1 : Le mot du Président
Pages 2 à 6 : Exposition Bonnard « les couleurs de la lumière »
Pages 6 à 9 : "Monet à Honfleur" conférence de Benjamin Findinier
Pages 9 à 13 : Aix-les-Bains entre romanité et thermalisme
Pages 13 à 27 : Avignon, Arles, Saint-Rémy-de-Provence
Pages 27 à 39 : Sortie d'automne à Evian, Vevey et Ferney-Voltaire
Pages 39 à 45 : Nos circuits et notre présence dans les manifestations locales
Pages 45 à 46 : Assemblée générale et informations diverses

Textes et photos : Maryvonne Auffinger, Anne-Marie Barban, Charles Bernardi, Gisèle Bouzon-Durand, Nicole Cardot, Danielle Ferra, Guy Fournier, Joseph Guétaz, Martine Guétaz, Nicole Laverdure, Annie Maas, Lydia Martinez, Dominique Masson, Martine Morel, Jean-Pierre Pain, Serge Reynaud.

Mise en page : Guy Fournier.

Impression :  26 rue de l'Hôtel de Ville - 38110 La Tour-du-Pin.

Association «Dans les pas de Jongkind en Dauphiné»

Mairie Val-de-Virieu 2 rue de Barbenière 38730 Val-de-Virieu
Téléphone : 06.70.71.41.78 Site: www.jongkind.fr Mail : jongkind@free.fr

Notre association est soutenue par :

